

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L' E C H O

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 15 Mai 1859.

No. 10.

SOMMAIRE :—Le plus beau jour de la vie, (poésie.)—L'autorité Paternelle.—Lecture de M. Paul Stevens : Esquisses de Mœurs ; Influence des Mauvaises Liaisons ; Effets désastreux de l'Intempérance.—Le Zouave.—Les Jeux de l'Enfance et de la Jeunesse.—On passe l'argent d'un bon fils.—Le travail, (poésie.)

Les souscripteurs de l'*Echo* qui n'ont pas encore soldé leur abonnement, sont priés d'en faire parvenir le prix à M. Jean Thibodeau, au Cabinet de Lecture Paroissial, ou à MM. Duvernay Frères.

Mardi prochain, 17 de ce mois à 7^h heures P. M. le Rév. Messire DESMAZURES, prêtre de St. Sulpice, fera une lecture publique dans la Salle de la Bibliothèque paroissiale.

Sujet : Etudes sur JEANNE D'ARC.

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE.

ou

LA PREMIERE COMMUNION.

Les voici tous rangés autour du tabernacle,
L'œil baissé, le front pur, le cœur rempli d'amour ;
Dieu va faire pour eux son plus touchant miracle :
Enfants, c'est votre plus beau jour !

C'est le bonheur du ciel descendu sur la terre,
Douce union de l'homme à la Divinité :
Ici, tout bruit mondain, tout trouble doit se taire,
C'est la paix de l'éternité.

O mères ! je comprends vos soupirs et vos larmes,
Je comprends les sanglots qui sortent de vos cœurs :
Ces pleurs et ces soupirs ont d'ineffables charmes,
Ces sanglots sont pleins de douceurs.

Voilà ces chers objets de toutes vos tendresses
Que vous avez nourris de larmes et d'amour ;
Leur Dieu va les combler de toutes ses richesses,
Il fait luire leur plus beau jour.

Oui, c'est le plus beau jour de toute vie humaine,
Aucun nuage au ciel n'en ternit la splendeur :
Dans le cœur du vieillard son souvenir ramène
L'aurore en toute sa fraîcheur.

Qui ne regrette point ce bonheur sans mélange
Qu'il goûta, jeune enfant, au pied du saint autel,
Alors que, le cœur pur comme le cœur d'un ange,
Il reçut le pain immortel ?

Le pontife sacré, dans sa main vénérable,
Les yeux mouillés de pleurs, tient le céleste Agneau :
Approchez, chers enfants, de la divine table,
Approchez, cher petit troupeau.

C'est le Dieu qui, d'un mot, fait jaillir mille mondes,
Qui sème, en se jouant, les astres dans les cieux,
Et revêt le soleil de ses flammes fécondes,
Comme d'un manteau glorieux :

C'est le Dieu qui fournit à l'oiseau sa pâture,
A l'herbe la rosée, à l'arbre ses doux fruits ;
Le Dieu qui donne aux fleurs leur aimable peinture,
Et leurs étoiles à nos nuits :

C'est le Dieu du Sina, c'est le Dieu du Calvaire,
C'est l'ennemi du crime et l'ami du pécheur,
C'est le Maître absolu, le Souverain, le Père,
A la fois Dieu, Juge et Sauveur :

Voilà, voilà le Dieu qui veut, en nourriture,
A de petits enfants se donner aujourd'hui ;
Il ne veut, en retour, qu'une âme aimante et pure,
Enfants, venez, venez à lui.

O mon Dieu ! quel bonheur, quelle immense tendresse !
Que par-dessus les cieux votre nom soit béni !
Vous avez de nos cœurs mesuré la détresse
Et sondé leur vide infini !

Vous l'avez vu, l'amour peut seul remplir ce vide,
Le monde est impuissant avec tous ses plaisirs ;
Sans vous, mon Dieu ! le cœur n'est qu'une terre aride,
Il se consume en vains désirs.

Et vous êtes venu vous-même en cet abîme
Apporter avec vous le repos et la paix,
Et vous avez voulu, Nourriture et Victime,
Surpasser même vos bienfaits.

Chers enfants, à ce Dieu soyez toujours fidèles :
Que peut-il faire plus pour enchaîner vos cœurs ?
Pourriez-vous oublier ces heures solennelles
Pour des plaisirs faux et menteurs ?

Voyez ; tous vos amis, et vos sœurs, et vos mères,
S'empressent avec vous au céleste repas :
Ces moments précieux, ce concours de vos frères,
Non, vous ne les oublierez pas.

Ah ! si vous connaissiez les tristes biens du monde,
Vous sentiriez pour Dieu croître encor votre amour,
Car tout n'est, loin de lui, que tristesse profonde,
Loin de lui, pas un seul beau jour !

Voulez-vous être heureux, gardez votre âme pure,
Loin de vous repoussez ce qui peut la flétrir,
Et revenez souvent, dans la même parure,
Au même banquet vous nourrir.

Mon Dieu ! de ces enfants protégez l'innocence,
Le mal règne partout au milieu des douleurs ;
Sauvez, mon Dieu, pour nous, sauvez cette espérance,
Conservez ces dernières fleurs !

Ils prient, ils ont reçu l'Ami de leur jeunesse ;
Leur front brille de joie et leur cœur fond d'amour :
Laissons-les avec Dieu, respectons leur ivresse,
Ne troublons point leur plus beau jour.

J. CHANTEREL.

Napoléon avait bien senti ce bonheur quand il disait : *le plus beau jour de ma vie, a été celui de ma première communion.*

L'AUTORITE PATERNELLE

AU POINT DE VUE DU CHRISTIANISME.

(Extrait d'une conférence, prêchée à Notre-Dame de Paris, par le Rév. Père Félix, de la Compagnie de Jésus, pendant le carême de 1859.)

La paternité, à ne l'envisager même que dans un ordre purement naturel, est sans contredit une des plus grandes et des plus suaves choses dans l'humanité. La paternité est sublime dans la pensée, belle à l'imagination, douce au cœur, puissante sur l'âme de tous les hommes. Il n'y a pas de culte qui soit demeuré, dans les espaces et les siècles, plus pur, plus profond, plus constant, plus universel que le culte de la paternité. Les moralistes en ont exalté le ministère ; les poètes en ont gravé dans la parole des types immortels ; les artistes en ont peint l'idéal les yeux fixés sur la paternité de Dieu même. Tous les hommes bien nés se sont rencontrés, sous son regard et son cœur, dans une fraternité de respect et d'amour ; et moi, je l'avoue, saisi par ce charme indicible que chacun, devant cette image, retrouve au fond de ses souvenirs, volontiers j'arrêteraï ici plus longtemps ma parole, comme le voyageur s'arrête à une rive charmante dont il a vu la beauté et respiré le parfum. Mais comme le vent le pousse, mon sujet m'emporte, et j'ai hâte de vous dire ce que Jésus-Christ a fait pour agrandir cette chose déjà si grande dans l'humanité.

Jésus-Christ a créé dans la famille chrétienne, une paternité telle que le monde n'en avait jamais vue, même dans ces âges lointains où elle nous apparaît avec une auréole qui la fait encore à nos yeux grande comme la royauté. Mais comment Jésus-Christ a-t-il transfiguré la paternité, et ajouté à son antique majesté une nouvelle majesté ? Le voici en trois mots : Jésus-Christ l'a marqué d'une consécration divine : il lui a confié un ministère divin ; et il lui a donné pour le remplir ce qu'il y a de plus divin dans l'homme ; et par là, il lui a fait une couronne d'autorité qu'elle n'avait jamais portée.

Remarquez-le bien, dit le père Félix, au point de départ de toute paternité chrétienne, il y a quelque chose qui l'élève plus haut que l'humanité ; il y a une consécration faite par Jésus-Christ lui-même, et que nous pouvons appeler le sacre de la paternité humaine ; sacre divin qui est tout à la fois le sceau de sa légiti-

mité, la garantie de son efficacité, mais par-dessus tout, le signe de sa majesté.

Au commencement, Dieu avait dit à nos premiers parents : *Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre.* Vous ne pouvez l'ignorer, Messieurs, le caprice de la créature avait joué avec cette parole du Créateur, et les passions l'avaient profanée. La vocation que Dieu fait à l'humanité par cette proclamation de la loi de propagation, Jésus-Christ ne l'abandonnera ni aux caprices de l'homme, ni aux convoitises de la chair ; il s'en réservera la délégation, le gouvernement et la sanctification.

Il instituera pour elle un sacrement tout exprès : le mariage chrétien. Quiconque, dans le christianisme, aspirera à l'honneur d'une paternité légitime, devra en recevoir de Jésus-Christ, par l'Eglise, la délégation divine. Le père, dans le christianisme, est un homme que Jésus-Christ a investi de son autorité et marqué du signe de sa divinité pour le ministère de la paternité. Jésus-Christ ne reconnaît pas d'autre paternité légitime que celle qu'il a sacrée lui-même par la main de son Eglise pour ce grand ministère. Quiconque, avant ce sacre, aura l'ambition d'être père, aux yeux de Jésus-Christ ne sera pas le père, il sera un usurpateur de la paternité.

Tel est le premier trait de grandeur que la paternité chrétienne trouve à son point de départ ; élevée à la hauteur d'un sacrement, elle reçoit de Jésus-Christ une consécration et une délégation vraiment divines. Et quel est le terme de cette délégation et de cette consécration ? Un ministère aussi divin que son point de départ : le ministère de former Jésus-Christ dans les enfants. Tel est ici le sublime mystère de la paternité chrétienne ; Jésus-Christ le consacre et le couvre de son autorité ; pourquoi ? pour le créer lui-même dans sa postérité. Un père, dans le christianisme, est un homme obligé par sa consécration de former ses enfants à l'image de Jésus-Christ, ou plutôt de former Jésus-Christ dans l'âme de ses enfants.

Au nom de Jésus-Christ, s'écrie l'Orateur, j'adjure tous les pères qui m'entendent de comprendre ici avec leur fonction chrétienne, la grandeur qu'elle leur apporte. Pour un père chrétien, former un homme, ce n'est pas assez : ce ministère, si grand qu'il soit, ô pères ! ô mères ! n'est pas encore assez divin pour vous : Votre ministère propre et votre grandeur originale, la voici : Former Jésus-Christ dans l'homme. Produire l'homme, c'est le droit qu'il vous fait ; le former lui-même dans l'homme, c'est l'obligation qu'il vous impose, et c'est la grandeur dont il vous couvre.

Et pour atteindre ce but et remplir ce ministère, que vous demande-t-il ? Ah ! songez à ceci : il vous demande ce qu'il a été lui-même pour l'humanité entière ; ce qu'il y a de plus divin dans l'homme ; il vous demande le dévouement, non pas ce vulgaire dévouement dont la nature toute seule donne la révélation et le besoin à toute paternité qui n'est pas inhumaine, mais un dévouement digne de Jésus-Christ, qui vous sacre pour un ministère dont il est lui-même le principe et le terme ; un dévouement qui, pour arriver à cet honneur à nul autre pareil, créer Jésus-Christ dans une génération de chrétiens, accepte tout, même l'excès de la souffrance, même l'héroïsme du sacrifice. Heureuse paternité, qui, à force de dévouement et de vertu, d'obéissance à la loi de Dieu et de fidélité à sa vocation, mérite le bonheur d'être féconde, *comme la vigne qui étend ses rameaux autour de la maison*, et la joie de contempler de son paternel regard les reje-

tons de sa propre vie, rangés autour de sa table, pareils aux jeunes rameaux de l'olivier.

De cette consécration, de ce ministère, et de ce dévouement, un type de paternelle autorité devait naître lentement, mais infailliblement, au milieu des générations chrétiennes, tel que le monde n'en avait jamais vu.

Aussi, ce qui devait se faire, s'est fait. Ce qui était dans le fond du christianisme s'est révélé dans les clartés de son histoire. Le christianisme a produit, dans les peuples profondément chrétiens, un type de paternité qui n'a connu ni le despotisme de la paternité orientale, ni la faiblesse de la paternité occidentale ; paternité empreinte d'une majesté et d'une suavité, d'une douceur et d'une force dont le mélange exquis fut tout à la fois la puissance, la dignité et le bonheur de la famille chrétienne ; fleur charmante ; fruit généreux du plus pur christianisme, dont l'histoire nous rapporte le parfum du fond des siècles écoulés, et dont notre siècle, malgré ses déchéances profondes, nous offre encore quelques rares exemples, d'autant plus doux à contempler qu'ils contrastent davantage avec tant de paternités dégénérées et de familles descendues.

Voyez-vous d'ici, à travers les âges chrétiens, le père de famille devenu patriarche, et contemplant autour de lui, obéissantes et respectueuses, les générations sorties de lui comme un prolongement de sa vie, et étendant sur ce doux royaume du foyer domestique un sceptre aimé, obéi et respecté ? Quelle majesté douce et forte ! quel empire suave et puissant ! C'est la royauté des anciens patriarches transportée dans les âges nouveaux, mais transfigurée par l'onction du Christ, ayant, avec toute la tendresse de l'homme, quelque chose de la grandeur de Dieu.

Ah ! si quelqu'un parmi vous pouvait douter encore de ce que le christianisme a fait pour agrandir la paternité, je lui dirais : Voyez le père chrétien qui va mourir au milieu de ses enfants, réunis autour de son dernier soupir ; d'une main tenant l'image de ce Christ qui l'a sacré au jour de ses noces, dans les clartés nuptiales, pour le ministère de la paternité ; et de l'autre, laissant tomber sur ses enfants, au nom de Jésus-Christ, cette suprême bénédiction qui demeurera sur eux comme la tradition de l'obéissance, du respect, de l'amour, et comme la perpétuelle consécration de l'autorité dans la famille.

Oh ! qui pourra jamais dire dans un langage assez doux et assez fort, assez sublime et assez simple, l'impression que laisse au foyer domestique ce doux règne de la paternité, dont la vie fut pour ceux qui lui obéissaient une félicité pleine de grandeur ; dont la mort fut pour ceux qui l'ont perdue un deuil mêlé d'allégresse ; dont le seul souvenir, transmis par l'amour de génération en génération, sera encore une protection pour tous ceux qui en entendront parler, et dont l'image, demeurant sous ce toit béni comme une divinité tutélaire, continuera de faire croître au cœur de tous ses descendants, comme une autorité toujours vivante, ce respect, cet amour et cette obéissance qui ne lui ont jamais manqué pendant sa vie. Belle et grande image, encore embellie et agrandie dans la mort, et qui semble emprunter au mystère de l'autre vie, pour commander les respects plus saints, quelque chose de divin ?

O suavité ! ô grandeur ! ô puissance de la paternité et de la famille chrétienne ! pourquoi faut-il que le temps vous emporte dans la ruine de tant de choses saintes, vers des mœurs qui ne devraient pas être les nôtres, et qui nous font oublier chaque jour davanta-

ge ce culte généreux et doux qui élevait les sociétés en élevant les familles, et les familles en élevant les hommes, laissant à tout, le sceau de la grandeur de Jésus-Christ ?

Ah ! Messieurs, nous voudrions en vain nous faire sur ce point de volontaires illusions ; le culte de la paternité chrétienne et le respect qu'inspire son autorité ont diminué au milieu de nous. En parcourant devant vous les agressions successives de l'esprit anarchique contre toutes les autorités ; anéantissement de l'Eglise, autorité de Jésus-Christ, autorité des rois, autorité des propriétaires, je n'ai pas signalé l'agression contre l'autorité de la paternité ; je ne l'ai pas fait, parce que, sur ce point, la Révolution n'a pas dit encore son dernier mot. Mais si vous y regardez de près, il est manifeste que le mouvement du siècle pousse à la ruine de l'autorité paternelle, comme de toute autorité. Le vent de la révolte souffle au foyer domestique. J'ai vu la jeunesse instruite aux leçons du siècle, enivrée d'indépendance autant que de plaisirs, rêver avant l'âge des affranchissements qui étonnent la nature et outragent la paternité en les déshonorant eux-mêmes. J'ai vu des pères et des mères pris du même vertige, brisant en leurs propres mains le sceptre de leur royauté : sous prétexte de tendresse, abdiquer l'autorité, et, pour mieux se faire aimer, n'oser plus se faire obéir ; oubliant ce principe élémentaire de toute éducation généreuse, à savoir que le culte de la paternité se compose de respect et d'obéissance autant que d'amour et de tendresse, et que l'amour filial lui-même ne garde tout son parfum que quand l'autorité paternelle garde toute sa grandeur. Et tandis que la couronne de l'autorité penchait au front des pères, j'ai vu, non sans effroi, chanceler sous mes regards les fondements de la famille ; et j'ai dit : malheur à nous ; le progrès social est compromis ; il est miné sourdement dans ses sources profondes : si la vie descend dans la famille, elle ne montera pas dans la société. Or, quand la paternité s'abaisse, la famille ne peut que descendre. Donc, que la paternité chrétienne reprenne au milieu de nous, avec son sacre, son ministère et son dévouement divins, le prestige de son autorité ; que, avec elle et par elle, la famille s'élève et que la société monte avec la famille par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Lecture de Mr. Paul Stevens, le 15 Mars 1859

ESQUISSES DE MŒURS.

INFLUENCE DES MAUVAISES LIAISONS ;

EFFETS DÉSASTREUX DE L'INTEMPERANCE.

I

Mesdames et Messieurs,

Je lisais, il y a quelque temps, la préface d'un excellent livre. Entr'autres bonnes choses que j'y remarquai et dont je songeai à tirer parti par la suite, je ne pus m'empêcher de prendre note de toute une page que je vais vous lire et qui devrait être gravée d'une manière ineffaçable dans la mémoire de tous ceux qui se mêlent d'écrire ou de parler en public :

« Eclairer les esprits, ennobler les cœurs, tels doivent être les deux buts de la Littérature. Tous les charmes de l'art d'écrire, toutes les ressources d'une féconde imagination, tous les ornements ingénieux du langage, qui ne voilent nos pensées que pour

“ les faire paraître plus belles, doivent être employés
 “ à rendre les hommes meilleurs. Abuser de l'éclat
 “ du talent pour embellir le vice et exciter de mau-
 “ vaises passions, c'est se rendre coupable d'une sorte
 “ de sacrilège. Percer ses lecteurs sans les détruire,
 “ leur plaire sans les toucher, c'est profaner le talent
 “ qui est un don du ciel, c'est refuser la noble mis-
 “ sion que l'écrivain doit accomplir ici-bas. Sans
 “ doute, l'art est un délassement. La littérature
 “ peut, comme la peinture et la musique, servir à
 “ reposer l'esprit fatigué par des études difficiles, par
 “ les soucis de la vie, par les travaux de chaque jour ;
 “ mais la poésie serait bien frivole si elle se conten-
 “ tait d'amuser, si, tout en récréant, elle ne donnait
 “ pas de sages leçons que ces attrait rendent plus
 “ aimables. Le précepte d'Horace sera éternellement
 “ vrai : *Le parfait littérateur est celui qui est aussi*
 “ *utile qu'agréable.*”

“ La doctrine de l'art pour l'art, fautive et funeste
 “ en tout temps, serait aujourd'hui plus fâcheuse que
 “ jamais. Lorsque tant d'esprits sont pleins de rêves
 “ absurdes et de chimériques systèmes, lorsque les
 “ principes qui forment la base de l'ordre social sont
 “ ébranlés, lorsque la religion perd son influence, la
 “ famille sa beauté antique, l'honneur son prestige,
 “ l'autorité le respect qu'on lui doit, ceux qui ont
 “ reçu de Dieu les dons de l'intelligence et les talents
 “ littéraires, sont coupables s'ils ne travaillent pas de
 “ tout leur pouvoir à faire connaître la vérité, à faire
 “ aimer la vertu. Quand des barbares armés
 “ des sophismes les plus dangereux menacent la
 “ société, il faut parler, il faut écrire dans un
 “ autre but que celui d'arranger des mots, de pou-
 “ dérer des phrases, de dérouler des images pour
 “ caresser l'oreille ou flatter l'imagination. Tout
 “ littérateur qui a la conscience de sa dignité, doit
 “ se regarder comme un soldat. Son devoir est de
 “ combattre le mensonge ; qu'importe que ses armes
 “ ne soient pas brillantes, pourvu qu'elles soient
 “ solides !

“ Toute œuvre littéraire peut servir au triomphe
 “ des idées morales, la poésie aussi bien que les tra-
 “ vaux scientifiques, les fictions aussi bien que les
 “ travaux d'histoire. Tel lecteur qu'un livre sérieux
 “ épouvante se laissera gagner par une attachante
 “ fiction qui saura l'ébranler. La douce voix des
 “ poètes pourra toucher le cœur de ceux qui ne ven-
 “ lent pas écouter la voix grave des historiens. S'ils
 “ se proposaient tous la même fin, les littérateurs,
 “ animant d'une commune pensée leurs œuvres di-
 “ verses, atteindraient toutes les classes, tous les âges
 “ et tous les goûts, et de mille manières exerceraient
 “ un magnifique apostolat.”

Ces nobles et belles paroles ont servi, Mesdames et
 Messieurs d'inspiration et de guide à l'œuvre que je
 soumetts, ce soir, à votre jugement éclairé, avec cette
 confiance que peuvent seules donner la conviction d'a-
 voir écrit quelques pages si non éloquentes, du moins
 pleines d'enseignements, et la certitude de votre
 bienveillante indulgence qui m'a déjà accueilli deux
 fois dans cette tribune et m'y ramène encore aujour-
 d'hui.

II

N'est-ce pas, Mesdames et Messieurs, que le St.
 Laurent est un fleuve magnifique et que tout vrai
 Canadien doit s'enorgueillir d'être né sur ses bords ?
 Que de fois, pendant les chaleurs de l'été, alors
 que les rues de nos cités se changent en vases four-

naises, et qu'on y respire une poussière âcre et brû-
 lante, n'avez-vous pas considéré comme une bonne
 fortune, de mettre le pied sur le pont d'un de nos
 élégants bateaux à vapeur, pour aller jouir à pleins
 poumons, de l'air pur et embaumé du fleuve ?

Avec quelle franche admiration n'avez-vous pas
 promené vos regards sur ces rives si peuplées et si
 semblables que, pendant plusieurs lieues et à mesure
 que les villages disparaissent derrière lui, l'étranger
 ravi croit toujours voir le même village, et la flèche
 argentée de la même Eglise, qui se mire en tremblant
 dans le fleuve avec les maisons blanches et rouges
 qui l'entourent et se balancent dans l'onde autour
 d'elle ?

Et puis quel spectacle varié et enchanteur que celui
 de ces campagnes si bien cultivées et d'aspects si di-
 vers, avec leurs clôtures aux zigzags fantastiques qui
 partagent et colorent les cases de ce gigantesque
 échiquier de la nature ? Ici des pièces de terre, que
 la charrue vient de déchirer, étendent leur couleur
 brune et fument gaiement au soleil, en attendant
 qu'elles se couvrent de moissons dorées ; là des
 champs d'avoine et de blé naissants, revêtant un vert
 foncé ; près de vous, des prairies d'un vert plus ten-
 dre, viennent mêler leur herbe joyeuse aux cailloux
 poudreux de la grand'routte, tandis qu'au loin, aussi
 loin que vous pouvez étendre la vue, la chaîne ondu-
 lée des montagnes qui borde l'horizon, confond dans
 une même teinte, le ciel bleu et la cime sombre de
 nos forêts vierges.

Tenez, Mesdames et Messieurs, avouez-le franche-
 ment, à la vue de cette nature si belle et si tranquille,
 il ne serait pas impossible que votre enthousiasme
 débordât et que vous vous prissiez tout-à-coup d'une
 belle et folle envie pour la campagne et la vie cham-
 pêtre ?

Ce ne serait pas un mal, et je vous le souhaite ;
 mais ne perdez pas de vue que nous sommes assis sur
 le pont d'un steamer qui glisse au milieu du plus
 beau fleuve du monde, et que, par conséquent, nous
 assistons plutôt à une représentation de la campagne,
 avec cette seule différence que c'est Dieu qui montre
 la pièce, et que les acteurs sont cachés derrière les
 décors ou par les accidents du chemin.

Cependant une fois sur les lieux, peut-être trouve-
 riez-vous la quiétude de ces tableaux moins sais-
 sante. Peut-être encore, s'il vous arrivait, voyageur
 curieux, de pénétrer dans l'une de ces demeures, ca-
 chées derrière ces arbres touffus, et qui d'ici nous
 semble le sanctuaire du bonheur, si toutefois le bon-
 heur a un sanctuaire en ce monde, n'y rencontreriez-
 vous pas toujours cette félicité calme que s'était for-
 gée votre imagination surprise.

Tout cela est probable ; mais que voulez-vous ? les
 siècles se suivent et ne se ressemblent pas ; et il n'y
 a certes pas de ma faute si les *Turcs* et les *Tityres*
 ne figurent plus que pour mémoire dans les pastorales
 du collège.

Bien plus nous le demandons les larmes aux yeux :
 qu'est devenue cette foi naïve et robuste de nos bons
 ancêtres ? Pourquoi perdons-nous, chaque jour, leurs
 mœurs austères et la touchante simplicité de leurs
 goûts ?

Étrange contradiction de cette étrange époque ! à
 mesure que l'éducation semble vouloir élever notre
 intelligence, le niveau de la morale publique tend à
 s'abaisser, non seulement dans les villes, mais encore
 dans les campagnes. Il y a deux siècles à peine, nos mœurs
 étaient si pures, la foi si vivante, qu'un homme fut cloué au pilori,

pendant plusieurs heures, sur la place publique de Québec, pour s'être enivré et avoir blasphémé.

Nos places publiques pourraient-elles contenir aujourd'hui tous les blasphémateurs et les ivrognes?.....

Hélas ! ce qu'écrivait le bon Horace, serait-il donc vrai ?

Damnosa quid non imminuit dies ?

Etas parentum, pejor avis, tulit

Nos nequiores, mox daturos

Progeniem viliosiore.

« Que n'altère point le temps destructeur ? Nos pères moins bons que nos ayeux, nous ont fait plus méchants qu'eux-mêmes ; pour laisser bientôt à notre tour des enfants plus méchants que nous. »

III

Au moment où commence cette histoire un groupe de curieuses découvertes appartenant à la plus basse classe de l'endroit, stationnait devant l'Eglise en face d'une douzaine d'élégantes voitures d'été, attendant leurs maîtres, et échangeait une conversation du plus haut intérêt, s'il faut en juger d'après les fréquents points d'exclamation et d'admiration qui animaient le dialogue.

— Est-elle chanceuse, tout de même ! disait une vieille avec une volubilité étonnante et d'une voix aigre et ériarde. Quand on pense que j'ai vu venir ça au monde, et qu'au meilleur de ma connaissance ça toujours couru nu-pieds jusqu'à sa première communion, et que maintenant parceque ça a été au couvent et que ça sait jouer de la musique et parler dans les termes, ça va devenir une des plus huppées du village. Va-t-elle faire la dame un peu ! Je gagerais *ben* qu'elle ne vandra plus pour beaucoup, visiter seulement ses voisins. Mais voilà comme ça va aujourd'hui, on ne se reconnaît plus : le pauvre monde vire tout à l'envers. Il y a vraiment de quoi perdre la tête ! Pour ma part, je sais *ben* que si la petite Martin eut été ma fille propre, aussi vrai que mon nom est la Sans-Regret, elle n'aurait jamais épousé M. Cardon.

— Mon Dieu ! ne dirait-on pas que la Sans-Regret est jalouse, objecta hardiment une des femmes qui l'écoutaient pérorer, et dont la langue était aussi bien pendue. On voit bien qu'elle s'est levée de travers ce matin. Le beau dompage en vérité, que la petite Martin n'ait pas fait comme sa fille qui s'est amonachée d'un pendants, d'un grand bon à rien, qui lui donne plus de coups que de pain, et qui la laisserait crever de faim avec ses pauvres enfants, plutôt que de se passer d'une chopine de rhum.

Ces paroles débilées avec une certaine emphase et d'un air moqueur et insultant, firent sourire la galerie. Seule, la Sans-Regret frappée dans son orgueil de mère et sa dignité de belle-mère, ne trahit aucune émotion sur sa figure anguleuse et parcheminée, mais jetant sur son interlocutrice triomphante un regard menaçant, elle cria d'une voix étranglée par la colère et en gesticulant des mains et de la tête :

C'est bien à toi, Tarlette ! de me parler de mon gendre. Il n'y a pas huit jours que ton beau Baptiste a encore fait maison nette et que tu en portais les marques. Ça serait-il l'eau de rivière, par hasard, qui lui donne une haleine à renverser les mouches, et c'est *y à l'église* qu'il a attrapé cette figure rouge et bouffie comme une citrouille d'automne ? Tu ferais bien mieux, trigaude maudite que tu es, de veiller un peu plus à tes torchons et à ton gueux d'homme, que de venir invictimer comme ça, sur le chemin

d'roi, une pauvre et honnête vieille qui ne te dit rien et ne dit rien à personne.

— Trigaude maudite vous-même, riposta la Tarlette en élevant la voix, de trigauder ainsi, sans pime ni raison, la meilleure fille du village, et de bien loin. Ma bonne vérité !... c'est bien heureux, la mère, que vous n'ayiez plus de dents, car autrement la peau du pauvre monde en verrait des dures avec vous. Je mettrais ma main au feu que Monsieur le Curé n'a jamais eu à lui reprocher gros comme la tête d'une épingle, et cependant il n'a pas coutume de ménager les gens. Oûi, Seigneur ! pour le sûr, qu'elle est une fille rare : c'est dévot et beau comme le jour, et pas fière ; elle a tout pour elle. Mais voilà ce que c'est, quand on a le fond noir, on trouve toujours quelque vice chez les autres. Je vous le demande un peu à vous autres, si vous n'auriez pas fait comme la petite Martin. Les riches ne sont pas déjà si communs, qu'il faille leur donner la pelle, quand ils se présentent et surtout s'ils sont jeunes et bien bâtis. D'ailleurs il me semble qu'on ne doit pas être bien fine pour aimer mieux à se faire servir et à faire la dame, qu'à aller en journée et travailler à la sueur de son front chez les étrangers. Le simple bon sens le dit. Quand à mon pauvre mari s'il boit quelquefois, il ne laisse pas pâtir ses enfants, et il ne *doit* pas dans toutes les auberges comme le traîneur de chemin de la Sans-Regret.

— Bonté divine ! vociféra la vieille, en joignant ses mains décharrnées, est-il possible de se voir affrontée de même, à mon âge ?

La discussion menaçait de tourner au tragique, quand le cortège qui en faisait les frais, vint, fort à propos, à sortir de l'Eglise.

À cette vue nos deux mégères se turent tout-à-coup pour se ranger chacune avec ses partisans, de chaque côté de la porte principale.

Un murmure d'admiration parcourut les deux rangs, lorsque les nouveaux mariés sortirent de l'Eglise suivis d'un cortège nombreux et bruyant de parents et d'amis. Chacun des conviés remonta lestement en voiture et bientôt toute la noce gagnant le bas du village, disparut dans un tourbillon de poussière.

Nos curieuses, de leur côté, s'étant divisées en deux bandes, se séparèrent, non sans s'être jeté un regard de défi, à l'instar des vieux héros du bon Homère. L'une précédée de la Sans-Regret suivit, en babillant, le chemin de la noce ; l'autre guidée par la Tarlette, prit une direction opposée.

IV

La petite Martin, ou pour mieux dire Madame Cardon, car c'est bien elle que nous avons vue sortir de l'Eglise, dans le chapitre précédent, saluée par un murmure d'admiration, venait à peine d'atteindre sa dix-septième année.

Elle était dotée d'un extérieur avantageux ; mais ce qui la distinguait surtout, c'était l'excellence de son cœur, et les précieuses qualités qu'avait développées en elle une bonne éducation puisée au couvent.

Aussi habile à manier l'aiguille que les touches de son piano ; économe, propre à l'excès, industrieuse et ménagère, il fallait voir comme tout était rangé et brillant dans la maison de son père.

Quoiqu'il ne fut pas riche, le père Martin était cependant parvenu à une honnête aisance, et même à passer pour riche, grâce à une économie bien entendue et à son travail de chaque jour. Dans son jeune temps, il avait été voyageur, mais à son retour des

pays *d'en haut* dont, soit dit entre parenthèse, il n'était pas revenu plus riche que le jour de son départ, il s'était mis à naviguer sur le fleuve. Trouvant que ça ne payait pas, mais qu'en revanche ça le fatiguait beaucoup, un beau matin, il abandonna la navigation *au long cours* pour se marier.

Les richesses que les deux époux apportèrent dans la communauté n'étaient pas lourdes; le magot en argent dur, ne représentant pas plus de cent piastres; mais Martin était sobre, plein de santé, actif et travailleur; et de son côté, Catherine avait, au plus haut degré, l'intelligence du travail et de l'économie.

La première année de leur mariage, ils louèrent une modeste maison sur le bord du fleuve, et comme il importait avant tout, à un homme marié, d'avoir une position sociale, Martin qui avait toujours beaucoup aimé l'aviron et la grand'rivière, et qui de plus, possédait deux canots, se fit traversier.

Le surlendemain de leur installation en ménage, les curieux de l'endroit s'arrêtaient en face de sa demeure, pour lire l'enseigne suivante, tracée en grands caractères jaunes, sur un fond bleu de ciel, dont le milieu était orné d'un magnifique canot rouge, et que quatre clous tenaient en respect au-dessus de la porte d'entrée :

Jean-Baptiste Martin, Traversier,

A TOUTES HEURES DU JOUR ET DE NUIT.

Les passagers ne se firent pas attendre, et la traverse prospéra si bien, que la saison suivante, Martin s'adjoignit un associé, sans toutefois faire changer un *iota* à son enseigne.

Sur ces entrelaites, la petite Martin vint au monde, et sa naissance causa tant de joie aux époux, que le jour même, l'heureux père *acheta* et *payait* en bel argent comptant, la belle maisonnette qu'il avait occupée jusqu'alors comme locataire.

—Notre petite Marie ne sera pas toujours sans dot, dit-il à sa femme, en lui donnant l'acte d'achat à serrer.

L'enfant avait atteint sa dixième année, et le bon Dieu ne leur en donnait pas d'autres, lorsque le père Martin qui travaillait de l'aviron plus fort que jamais et gagnait à l'avenant, voulut remplacer sa maisonnette par une véritable maison à deux étages. Mais avant de se mettre à l'œuvre, il mit sa fille en pension dans le couvent du village voisin, en la recommandant tout particulièrement aux bonnes sœurs.

Elle ne tarda pas à se faire remarquer parmi ses jeunes compagnes; et quand le temps des vacances fut arrivé, le père tout joyeux des succès de sa fille, fut fier de lui dire, en approchant de sa nouvelle demeure, tiens, ma fille, voilà ta maison, es-tu contente?

A mesure que Marie grandissait, il lui ménageait, aussi souvent qu'il le pouvait, quelque nouvelle surprise, qui venait ajouter au confort de la maison. Un sourire, un baiser de sa fille, le payaient amplement de ses plus grands sacrifices, car il ne l'aimait pas seulement, il l'idolâtrait.

—Catherine, dit-il un soir à sa femme, il faut que nous achetions un *piano* à Marie. On est si content d'elle au couvent, que la voilà devenue *maîtresse de musique*. J'ai dans l'idée qu'elle sera une *sœur musicienne*, car la Supérieure m'a dit tout-à-l'heure qu'elle avait un talent rare. Avec les économies que nous avons devant nous, et quelques coups d'aviron de plus, nous pourrions en avoir aisément d'ici à la St. Jean Baptiste. Ça tombera justement quelques jours

avant de sortir du couvent, et ça ne sera pas le plus vilain meuble de son trousseau, quand nous la marierons, qu'en penses-tu?

Catherine avait coutume de penser comme son mari, surtout quand il s'agissait de faire plaisir à leur fille unique; aussi le piano arriva-t-il la veille de la fête.

Le lendemain fut un grand jour dans les annales domestiques de la famille Martin. Quoiqu'il fut strictement économe, le digne traversier savait se montrer cependant, en certaines occasions, d'une prodigalité qui l'étonnait lui-même. En cette occasion, il se surpassa, car il célébra trois fêtes à la fois: celle de son glorieux patron, d'abord, la sienne ensuite, et enfin l'arrivée du piano.

Il est donc parfaitement inutile de dire qu'il fit préparer un véritable festin;—quinze couverts, ni plus ni moins,—mais nous ajouterons, pour donner une idée quoiqu'imparfaite de sa splendeur, que la vaiselle des alentours avait été mise en réquisition.

Après la messe, les conviés, voisins pour la plupart, arrivèrent à la fête. Bientôt, il ne manqua plus que le père Martin et Marie. En attendant leur venue, Catherine qui n'avait pas de temps à perdre, pria les convives de passer dans la grand'chambre; et les y laissa en extase devant le piano fermé. Leur admiration naïve, à la vue de ce magnifique instrument, ne cessa qu'à l'arrivée de Marie et de son père, pour faire place aux compliments d'usage, et aux franchises poignées de main.

—Allons, la compagnie, dit le père Martin, dont la bonne et honnête figure rayonnait de contentement, le dîner est *paré*, vive la joie et la St. Jean Baptiste!

Mesdames et Messieurs, avez-vous jamais été assez favorisés du ciel pour faire partie d'un de ces repas joyeux,—à la campagne bien entendu,—car dans les festins de nos villes, on parle plus qu'on ne s'amuse, et vous laissez comme moi, je n'en doute pas, les discours à table;—si vous y avez déjà assisté, vous comprendrez facilement que ma plume,—j'allais dire la langue, excusez la méprise,—est trop pauvre pour décrire cette verve si franche, cet entrain si plein de charmes et de laisser aller qui anime ces réunions; dans le cas contraire, je vous souhaite cette bonne fortune de tout mon cœur, et en attendant, je vous plains.

Or donc, avec votre permission, les débris du festin vont être enlevés; et voilà que le père Martin ayant pris le bras de sa fille, la conduit triomphalement devant le piano, suivie de toute la compagnie.

Marie a ouvert le piano et les voisins se sont assis, tandis que le chef de la maison, ravi de l'expression admirative qui illumine leurs physionomies, ne cesse de répéter :

La musique! Marie, la musique!

Aux premières notes d'un chant sacré que la jeune fille jouait par habitude, l'auditoire semblable à la cour de la Reine Didon, suspendue aux lèvres du pieux Enée racontant ses infortunes, observa un silence religieux; mais à peine le morceau fut-il achevé, qu'un concert unanime d'éloges éclata à la fois.

Bientôt l'enthousiasme général ne connut plus de bornes, lorsque la jeune musicienne ayant joué la *Canadienne*, repassa successivement les airs si connus de nos ballades nationales, que personne n'a écrites, et que cependant tout le monde sait par cœur. Il fallut que Marie les recommença pour accompagner les paroles que chacun murmurait tout bas, et le père Martin, en sa double qualité d'amphytrion et de vieux voyageur, entonna le premier, d'une voix forte et sin-

gulièrement cadencée, tout en simulant le manie-
ment de l'aviron :

*En roulant ma boule,
Ma boule roulant....*

Ce fut là le signal d'ouverture de tout le répertoire. Toutes les voix, belles ou vilaines des heureux convives, eurent l'honneur d'un accompagnement du piano, et quand il n'y eut plus de chansons et que Marie fut lasse de jouer,—on se lasse de tout en ce monde,—la causerie commença.

Après les affaires du prochain, qui occupent je ne sais trop pourquoi, la première place dans les entretiens du village, la conversation vint à tomber sur un sujet plus délicat, et qui va nous donner l'occasion d'apprécier, en peu de lignes, les vues et le caractère du digne traversier.

On en était au chapitre des jeunes personnes à marier, et des bons partis, chapitre intéressant, qui fournissait toujours les plus longs commentaires,—lorsque quelqu'un de la société fit remarquer que Marie était assez grande, et surtout trop bien éduquée, pour ne pas trouver bientôt un Notaire ou un Avocat.

—Ou bien un Docteur, ajouta M. Merlan, le plus proche voisin dont le fils, maître d'école de l'endroit, se préparait à la profession de médecin, en suivant un cours aussi complet que possible, les jours de congé, chez un des *sangrados* du village.

—J'aimerais mieux un marchand, hasarda timidement une voix, qu'en penses-tu Marie ?

—A la bonne heure, Mame Chaloupin, parlez-moi d'un marchand, se hâta de dire le père Martin, sans donner le temps à sa fille de répondre, ou bien encore, d'un bon habitant. Ceux-là ont du pain eût dans la hûche, et il n'y a pas de danger que leur femme connaisse la misère. Mais aller donner ma fille à un pauvre diable de Notaire ou à un Avocat sans causes, comme il y en a de tout bords et de tous côtés ! J'aimerais, cent fois mieux, la voir avec un ouvrier sobre et travaillant. Tenez, il n'y a pas si loin à aller. Combien y en a-t-il d'Avocats et de Notaires par chez nous ? Ils sont drus comme les doigts de la main, et ils se mangent les uns les autres. Ne m'en parlez pas de vos hommes de profession, on en voit bien que trop, car c'est étonnant comme cette graine-là pousse vite. De mon temps il fallait faire trois ou quatre lieues pour trouver un Médecin, et on ne s'en portait pas plus mal. Défunt mon grand-père, dont le bon Dieu ait l'âme, a vécu jusqu'à cent ans, vert comme un érable au mois de juillet, et vigoureux comme vous et moi, sans qu'un docteur lui ait jamais taté le pouls. Aujourd'hui, il y en a partout, il n'y a pas jusqu'aux *quatrièmes rangs des concessions* qui n'en soient grésés. Il en est de même des Notaires et des Avocats. Je vous le demande un peu, s'il n'y a pas déjà assez de chicane sans eux, et pourtant moins on en manque, plus il en vient. Ma bonne vérité ! ces gens-là ruinent le pays.

Ne vous étonnez pas, Mesdames et Messieurs, de cette aversion profonde du père Martin pour les gens de profession en général. Il jugeait des professions en bloc, bien à tort sans doute, d'après ce qu'il voyait chaque jour autour de lui ; et comme il n'avait perdu de vue le clocher de son village que pour voyager sur l'eau, il pouvait fort bien, sans s'en douter, prendre l'exception pour la règle en traduisant des idées aussi hostiles envers des corporations honorées et honorables. Quoiqu'il en soit, ce préjugé était tellement enraciné chez le bonhomme, qu'on lui aurait arraché la langue plutôt que de l'en faire démordre. Les plus beaux arguments échouaient devant sa réponse invariable ; com-

bien y en a-t-il d'avocats, de médecins et de notaires par chez nous ?

Vous voudriez bien encore, Mesdames et Messieurs, ne pas perdre de vue que cette scène se passait il y a longues années. A cette époque l'éducation ne marchait pas comme aujourd'hui, à pas de géant ; et le père Martin n'était pas le seul qui confondit dans le même anathème, les hommes de profession en général, et les maîtres d'école en particulier.

V

Deux mois s'étaient écoulés depuis la St. Jean Baptiste, lorsque Marie sortit du couvent pour rentrer dans la maison paternelle dont elle prit la haute direction.

Alors la maison à deux étages, surmontée des quatre batelets, se transforma, pour le père Martin, en véritable palais. Il ne l'eût pas échangé pour le manoir de l'endroit. A toute heure du jour, il pouvait voir sa chère Marie, ça suffisait à son bonheur. Il est vrai de dire que Marie, en fille reconnaissante, lui prodiguait mille petits soins et savait comment le prendre.

Si, durant la journée, il revenait mouillé de sa traversée, ce qui arrivait assez fréquemment ; car un canot n'est pas tout-à-fait un bateau à vapeur, Marie était là qui l'attendait avec un bon gilet de flanelle, et des chaussons de laine bien chauds. Le soir, après souper, avait-il l'air de trouver les heures longues, vite, elle lui faisait de la musique, en ayant soin de jouer de préférence les airs qu'il aimait, ou bien elle lui lisait quelque chose d'intéressant. De temps à autre, c'était un voisin qui venait passer la veillée, alors on causait, on jouait au *major* pour des pommes, que le père Martin finissait invariablement par croquer, qu'il gagnât ou qu'il perdît. Bref, il se sentait si heureux, qu'il eût presque consenti à vivre ainsi jusqu'au jugement dernier.

VI

Monsieur Cardou, le gendre du père Martin était un beau et grand garçon de vingt-trois ans, que la mort de son père avait laissé, depuis vingt-sept mois, propriétaire et unique héritier d'un magasin bien garni et encore mieux achalandé. Il gérait lui-même ses affaires, et quoique son séjour aux écoles et même au collège, eût été de courte durée, il avait cependant assez appris pour maintenir la prospérité de son commerce et se conduire de telle sorte, que les plus mauvaises langues de l'endroit, n'avaient jamais eu le moindre petit scandale à amplifier sur son compte. Aussi, passait-il pour le modèle du village, et ne lui reconnaissait-on ni défauts, ni ennemis. Peut-être un examen plus approfondi aurait-il donné tort au fameux adage : "La voix du peuple, c'est la voix de Dieu," en mettant à nu le côté faible de son caractère, une confiance exagérée en autrui doublée d'un naturel débonnaire. Quoiqu'il en soit, quand on parlait de lui, on disait généralement : il n'y a rien de meilleur que Monsieur Cardou, c'est la bonté même. Triste éloge par le temps qui court, puisque, malheureusement, dans ce siècle de fer, de semblables louanges équivalent à une oraison funèbre : car bien souvent, elles ne s'appliquent qu'à des natures faibles, destinées à devenir la dupe et la proie des mauvais. Il lui manquait encore, sans aucun doute, cette précieuse expérience des choses de la vie qui ne s'acquiert jamais qu'à nos dépens, et coûte trop souvent plus

cher qu'elle ne vaut une fois qu'on l'a acquise, mais quand on commence sa carrière avec une fortune toute faite et un crédit solidement établi, on peut heurter, sans danger sérieux, certains écueils qui briseraient la barque de gens moins bien pourvus.

Comme tous ceux doués d'une âme pure et aimante, Monsieur Cardon avait voulu se marier jeune, et ne point faire du mariage une honteuse spéculation. En choisissant Mademoiselle Martin, dont la position sociale, aux yeux du monde, n'égalait pas la sienne, il s'était rappelé la douce figure de sa mère, de cette bonne et excellente mère qui l'avait tant aimé ; et quoique certaines personnes intéressées ou curieuses, criassent bien haut à la mésalliance, plus le jeune homme avait été à même d'apprécier les vertus solides de sa future compagne, plus sa détermination de lui confier son bonheur était devenue inébranlable. En la voyant, sa pensée se reportait avec complaisance vers cet heureux foyer qui avait vu grandir son enfance, et il le reconstruisait, pièce à pièce, avec sa chère Marie.

Cette touchante confiance ne devait pas être trahie. Les fêtes de noccs une fois finies, il suffit à la jeune femme, de quelques semaines, pour rendre à la maison de son époux, l'aspect de ses meilleurs jours. Tout devint propre, rangé, luisant depuis la cave jusqu'au grenier, de la cuisine au coin le plus obscur du magasin, car l'œil exercé de Marie se promenait partout, et aucun détail, si minime qu'il fut, n'échappait à sa vigilance.

Au besoin, elle ne dédaignait pas de prendre le balai ou le plumeau, et montrait l'exemple, plutôt que de gourmander un serviteur maladroit. Commandant d'ailleurs avec fermeté, mais toujours poliment, ses ordres étaient exécutés à la lettre, et les *engagés* qui d'abord murmuraient tout bas contre cette surveillance continuelle, avaient fini par la trouver naturelle, et n'en aimaient que davantage leur jeune maîtresse, parce qu'il y avait toujours entr'eux respect réciproque. L'activité qu'elle déployait, redoublait celle de ses serviteurs, et créait entr'eux cet esprit d'émulation qui contribue si puissamment à assurer la prospérité d'une maison. A la vue de l'étonnante transformation qu'avait subie son intérieur, si négligé depuis la mort de son père, le jeune Cardon se sentit pris d'admiration pour sa femme. L'extérieur n'avait pas été oublié non plus. Sur le devant, du côté regardant la rivière et la grand'routé, une couche de peinture jaunâtre avait rajeuni la vieille demeure, et les volets verts, mais primitivement gris, qui garnissaient les fenêtres aux vitres étroites, contribuaient encore à lui donner un air tout-à-fait jeune, riant et coquet.

Tout en face, sur le rebors du chemin, la grève descendant en pente douce, offrait un terrain planté d'arbres et d'arbustes, que Madame Cardon avait fait entourer d'une clôture, pour y établir son jardin.

C'était elle-même qui en avait tracé le plan, et chaque soir, pendant les longues soirées d'été, on la voyait joyeusement affairée, trotant d'un pas léger parmi ses petits sentiers et dirigeant les travaux horticoles de son mari, qui avait voulu être son élève et son très humble et obéissant jardinier. Les heures s'envolaient joyeuses au milieu de ces douces et innocentes occupations. Souvent le père Martin venait, à la nuit tombante, surprendre ses enfants—il ne les appelait pas autrement—et ce n'était pas chose fort difficile, puisque le jardin se trouvait penché sur la rivière. Il n'avait qu'à ne pas chanter sa chanson favorite, en guidant silencieusement son canot, le long

de la rive, pour être sûr de les voir sans être vu. Plus d'une fois, le bonhomme s'était oublié, dans une muette extase, à les contempler se promenant sous un berceau de feuillages que leurs mains avaient élevés. A la vue de sa chère Marie, si heureuse, et d'un gendre dont il était fier à si juste titre, des larmes de joie venaient mouiller sa paupière, mais l'heureux père les essuyait bien vite et entonnait de sa voix la plus retentissante :

*En roulant ma boule,
Ma boule roulant.*

A ces paroles aimées et connues, répondaient deux cris joyeux ; Voilà papa ! et Pierre et Marie, s'élançaient au-devant du vieillard attendri.

—Allons ! mes enfants ! la rivière est belle, un petit tour sur l'eau ne vous fera pas de mal.

Bientôt le canot s'éloignait, bercé mollement sur la face tranquille du grand fleuve, et le bonhomme recommençait sa ballade, dont Pierre et Marie répétaient le refrain. Leurs voix se mariaient à la voix de la brise, au murmure du fleuve, et à ces milliers de soupirs vagues et indéfinis que l'oreille attentive perçoit dans le calme de nos belles nuits, et qui semblent, aux cœurs pieux, l'hymne du soir de la terre s'élevant vers le ciel.

Si le silence venait à régner dans le canot, soit que les heureux enfants s'oubliaient à regarder la lune et les myriades d'étoiles qui souriaient, soit que le rossignol fit entendre sa voix du haut des arbres, qui miraient leur feuillage assombri dans la glace transparente des eaux, le bonhomme se plaisait à leur faire quelque-une de ses niches qui ne manquaient jamais leur effet. Tantôt il frappait avec bruit du plat de son aviron, la surface de l'eau, et faisait pleuvoir traîtreusement sur ses compagnons silencieux, une averse de perles liquides. Quelquefois aussi, lorsqu'ils étaient au beau milieu de la rivière, il sautait lourdement sur son siège, et imprimait ainsi au canot des mouvements d'oscillation si imprévus et saccadés, que Marie en poussait des cris de terreur folle. La peur une fois passée, de joyeux éclats de rire partant comme des fusées, allaient réveiller les échos d'alentour, et les chansons recommençaient de plus belle.

VII

L'été ne dure pas toujours. C'est très-fâcheux pour les pauvres gens et un peu pour tout le monde, car en vérité, Mesdames et Messieurs, il est magnifique dans notre chère patrie ; mais le bon Dieu l'a voulu ainsi, et il sait bien ce qu'il fait, comme dit le *bon garo du bon Lafontaine*. L'automne arriva donc à pas de loup, et les feuilles commencèrent à se faire jaunes, rouges, de toutes couleurs ; puis, vint le vent qui les fit tomber une à une, et un beau matin, il n'y en eut plus. Chaque jour, le soleil se levait plus tard et plus triste, et semblait réserver l'ardeur de ses rayons bienfaisants, pour des climats plus favorisés, comme s'il eut eu regret de réchauffer des arbres dépouillés et des terres nues ou couvertes d'herbe stérile et mourante.

Adieu les belles et fraîches nuits d'été ! Adieu les beaux clairs de lune et les douces brises faisant trembler la surface étincellante du fleuve, où se bécotaient les étoiles ! Mais Madame Cardon regretta peu l'été et ses charmes. Une occupation bien plus sérieuse s'était emparée de son esprit et avait donné une autre direction à ses idées : elle était devenue mère.

VIII

Un jour, Madame Cardon, que les pauvres du village appelaient, depuis son mariage, leur chère petite Dame du bon Dieu, car elle savait consoler et soulager leur détresse avec ce tact merveilleux qu'ont seuls la femme et le Prêtre, se rendit jusqu'à la demeure de la Sans-Regret, dont elle avait appris le profond dénuelement. Cette maison était située dans la plus pauvre rue du village, et offrait l'aspect le plus pitoyable. On eut dit, à la voir, que ses propriétaires avaient pris à cœur de la laisser tomber en ruines. Des pierres manquaient au faîte de la cheminée lézardée, des bardeaux à la toiture, couverts d'une mousse sale, et des trois fenêtres qui ornaient la façade, l'une avait été condamnée, et les deux autres présentaient, à divers endroits, en guise de vitres, un papier sale et épais, ou de vieux torchons. Le perron qui possédait autrefois trois marches, avait perdu celle du milieu, ce qui rendait l'accès de la maison assez difficile, et même périlleux pour tout autre que pour ses locataires, et la contreporte qui se balançait sur un seul gond, attendait patiemment qu'elle tombât.

En entrant, Madame Cardon vit une vaste pièce, qui occupait toute l'étendue de la maison. Un feu de branches, brûlait tristement dans la cheminée, encombrée de souches et de bois de rebut, autour duquel jouaient trois petits enfants, à moitié vêtus, dont l'aîné pouvait avoir huit ans. Les quelques meubles qui dissimulaient mal la nudité de la chambre, accusaient tous les actes de brutalité et de vandalisme auxquels s'étaient livrés le gendre de la Sans-Regret, dans ses accès de frénésie, causés par la boisson. Le malheureux ivrogne n'avait respecté que deux objets, le lit au couvre-pied barriolé, d'une propreté remarquable, et le violon traditionnel, accroché à la muraille, au-dessus d'un Christ qu'entourait un rameau béni. Un banc, grossièrement fait, sur lequel se tenaient en équilibre deux seaux si fracassés, que l'eau en suintait et simulait, en petit, sur le plancher mal joint, le cours tortueux d'une rivière ; quelques chaises boiteuses et défoncées, un vieux buffet peint en rouge et une grande table, couverte de bled-d'Inde, adossée à l'unique fenêtre donnant sur la cour, formaient tout le mobilier.

La Sans-Regret avait quitté son rouet, pour recevoir Madame Cardon, que les pauvres enfants regardaient avec une admiration craintive. Aussitôt que la jeune femme se fut assise, la vieille rajusta ses lunettes et reprit sa tâche interrompue.

—Eh bien ! la mère, vous filez donc toujours ? à votre âge, ça doit vous fatiguer la vue, lui dit familièrement Madame Cardon, de sa voix douce et sympathique.

—Que voulez-vous ? chère petite Dame, je le sais bien, mes pauvres yeux s'en vont. On ne peut pas toujours avoir quinze ans, mais je suis bien fière de ne pas demeurer les bras croisés, quand l'ouvrage vient me trouver. Ma fille travaille autant *comme autrui*, mais les journées manquent quelquefois, et le *gagné* n'est pas gros. A nous deux, nous avons grand peine à nourrir ces pauvres innocents, continua la vieille, en désignant de la main les trois petits malheureux, dont les figures insouciantes et riennes offraient un contraste douloureux avec l'impression profondément affligée de son geste et de toute sa personne.

—Mais le mari de votre fille ?...

—Oh ! mon gendre, mon pauvre gendre ! soupira la vieille en étouffant ses sanglots. Il chauffe à bord

de la *Queen*, depuis six semaines. C'est Jacquinet le navigateur qui a *dégréé* avant-hier, qui nous l'a rapporté, sans quoi nous ne le saurions pas encore.

—La navigation va être bientôt fermée, et il reviendra avec ce qu'il aura gagné, fit madame Cardon, émue jusqu'aux larmes.

—Que le bon Dieu le veuille, murmura la Sans-Regret en hochant la tête, d'un air désespéré et comme se parlant à elle-même, mais il ne fera pas ce miracle. Oh ! chère dame, vous ne sauriez jamais imaginer tout ce que j'ai souffert, depuis trois ans que le malheureux garçon s'est jeté à la boisson. Il y a longtemps que je devrais avoir pleuré toutes mes larmes, mais je ne sais comment ça se fait, toutes les fois que j'y pense, *pen* retrouve encore. Lui qui était si bon, si travaillant, si dévot ! Il ne m'aurait pas laissé enfiler une aiguille à la chandelle avant ce temps-là ! Et aujourd'hui, nous voir aller à rien, après avoir été si heureux ! Tenez, il y a des moments où je deviens folle, et j'é crois que j'ai fait un mauvais rêve. Oh ! oui madame, ce que c'est cependant que la mauvaise compagnie et ces auberges d'enfer. Voilà ce qui a perdu mon malheureux gendre, et causé la ruine de la maison. Si j'étais maître, les aubergistes baiseraient tous le pénitencier, car ce sont eux qui mettent le divorce dans les ménages en arrachant le pain de la bouche du pauvre monde. Les auberges ressemblent sans comparaison aux toiles d'araignées, quand un homme y rentre une fois, il ne peut plus en sortir...

En ce moment, un coup violent ébranla la fenêtre de derrière, et fit sauter la Sans-Regret sur sa chaise. Avant qu'elle fut revenue de son émotion, un autre coup l'avait ouverte, et la tête pelée et osseuse d'un cheval, affreusement maigre et laid, plongeait dans l'intérieur et emportait un épi de blé-d'Inde, avec un grincement de mâchoires, qui dut faire trembler tous les autres.

—Oh ! Hé ! Oh ! Dia ! arrête méchant *rosson* ! se mit à crier la vieille en retirant la table avec précipitation. Maxime ! dit-elle en s'adressant à l'aîné des enfants, vas donc le rentrer à l'écurie, cet *écaurrant* là ! cours vite, mon vieux !

Mais Maxime eût beau tirer le soupçon de queue de l'animal affamé, ce dernier s'obstinait à ne pas vouloir reculer. La Sans-Regret sortit à son tour, tandis que Madame Cardon s'était levée pour refermer la fenêtre, et contemplait avec un sourire mêlé de tristesse la lutte désespérée qui s'était engagée entre la Sans-Regret aidée de son petit fils et leur misérable bourrique.

Oh ! Madame, dit la vieille en rentrant essoufflée, on a bien raison de dire qu'une croix ne vient jamais sans l'autre. Figurez-vous que mon gendre avait une jument, qui valait cinquante piastres comme une cope et qui nous aurait hiverné comme des rois. Cette bête était si bonne et si aisée à mener qu'une *créature* aurait pu la conduire jusqu'au bout du monde. Mais le jour des courses, apparemment qu'il était en train, ne s'est-il pas avisé de l'échanger pour un grand mal dompté, qui avait mal aux pattes ! Il en eut tant de chagrin, quand il s'en aperçut le lendemain, qu'il fêta pendant huit jours, et le neuvième à la brunante, il revint avec celui que vous venez de voir. Ce n'est pas tout. Ce malheureux *bétail* le fit devenir la risée du village. Il ne pouvait pas descendre un Américain sans que quelque malintentionné ne l'envoyât chez nous. Quelquefois, ils se tenaient quatre ou cinq pour le voir passer, et aussitôt que mon gendre montrait le bout du nez, ils se mettaient à se crier l'un à l'autre pour le faire étriver :

— Je gage qu'il n'a pas vendu le *trotteur* moins de 100 louis !

— *Sans-pareil* vaut mille piastres !

— *Un poulain de trente-ans*, qui a la queue comme un radis, et des yeux de ferblanc. Rien que pour le voir ça vaut de quoi. Hé ! l'américain, donnez lui donc une piastre, il n'y en a plus dans le pays comme celui-là.

Je vous laisse à penser si ces risées le mortifiaient. Avec ça qu'il n'est pas bien endurant de son naturel, ça le mettait dans des rages abominables, et comme il ne pouvait pas se venger sur *eux autres*, sa colère retombait sur nous. Le jour qu'il s'est sauvé, il avait tout jeté dehors, et battu ma pauvre fille *sans bon sens*.

Mon Dieu ! mon Dieu ! tout cela est-il possible, murmurait Madame Cardon, dont les yeux pleins de larmes regardaient avec une touchante commisération, la figure résignée de la pauvre vieille femme.

Eh oui ! madame, ça n'est que trop possible ! un homme qui se met à boire, est un homme perdu, et il y en a bien comme ça dans le village, surtout depuis que tout le monde se mêle de vendre du *rhum* ! Ils se passent de licence maintenant, et quand la Couronne les poursuit, le juge qui boit avec eux trouve toujours quelque moyen pour les *clairer*.

Madame Cardon comprit alors, pourquoi le nombre des auberges au lieu de diminuer, ne faisait que s'accroître, en augmentant la misère de bien des pauvres familles. Elle frémit à l'idée de ces misérables faïnénants, qui, au lieu de demander à un travail honnête leur pain quotidien, préfèrent spéculer sur la passion la plus dégradante de l'humanité, surtout lorsqu'ils peuvent le faire avec impunité.

Qu'importe à ces gens sans entrailles, que l'argent qu'ils reçoivent pour le *poison* qu'ils donnent, tue leur victime à coups d'épingle, et laisse peut-être, sans pain et sans feu, son innocente et malheureuse famille. Ont-ils une conscience ? Et d'ailleurs, pour la mettre en repos ne leur suffit-il pas de se dire qu'il n'appellent personne, et qu'en définitive, leur industrie n'est pas si condamnable, si odieuse, puisqu'il se rencontre parfois des magistrats, chargés par la loi et leur serment de les punir qui ne rougissent pas de trinquer avec eux et de les couvrir de leur estime !

IX

Trois années se sont écoulées depuis ce dernier chapitre. Au cadran de l'éternité, trois années ne sont pas plus que la goutte d'eau, qui se perd dans l'Océan, ou le grain de sable dans l'immensité du désert ; mais, dans la vie de l'homme, dont le berceau et la tombe sont si voisins l'un de l'autre, trois années font époque. Elles pourront bien, à la vérité, paraître courtes aux uns, longues, bien longues à d'autres ; mais, sans m'arrêter davantage à des réflexions philosophiques qui m'entraîneraient loin de mon sujet, je vais Mesdames et Messieurs, vous introduire de nouveau dans ce jardin que vous connaissez déjà, en ayant soin de vous prévenir, pour l'intelligence du récit, que nous sommes en été et qu'il fait très-chaud.

Pierre et Marie sont assis tous deux à l'ombre de leur berceau dont la végétation est devenue luxuriante. Les arbustes qu'ils ont planté et les arbres qui les entourent ont formé une espèce de massif verdoyant, de riants oasis impénétrables à la poussière de la grand'route, dans lequel la brise du fleuve entretient une fraîcheur agréable.

Un tout jeune enfant à tête blonde, dont les cheveux fins comme de la soie, retombaient en boucles gracieuses sur son petit cou blanc, était assis près d'eux sur le gazon, et essouffait, en poussant des petits cris de joie, des œillets au panache rouge et des marguerites aux feuilles blanches.

Les rayons du soleil couchant, perçant l'ombrage épais des arbres, jouaient avec sa chevelure dorée et jetaient sur ce tableau de famille, une douce clarté.

A leur pieds, coulait, avec son doux murmure, la rivière profonde, réflétant dans son eau tiède et parfumée, les nuées éblouissantes du jour qui s'en va.

Marie cousait comme la *femme forte* de l'écriture, elle travaillait aux vêtements de son enfant, et son regard inquiet et heureux allait et revenait de son mari à son cher nourrisson.

Pierre paraissait soucieux. Un observateur plus pénétrant que sa femme eut vu de suite qu'il était sous l'empire d'une pénible contrainte. En effet la crise commerciale qui pesait sur le pays, avait compromis gravement ses affaires, et la ruine de plusieurs de ses confrères se balançait au-dessus de sa tête comme une autre épée de Damoclès.

Cependant la fraîcheur du soir commençait à se faire sentir, quoique pendant toute la journée l'atmosphère eût été brûlante et poudreuse. Marie déposa son ouvrage, releva son enfant et le prit dans ses bras. De ses petites mains qui tenaient encore des fleurs, il caressait tour-à-tour, en souriant à tous deux, le visage de sa mère et le front paternel, lorsqu'une apparition aussi soudaine qu'inattendue changea les rires de l'enfant en pleurs convulsifs.

Un étranger à l'air grossier et cynique, la tête ornée d'un *sombbrero* ou *panama* déplorablement fracassé et planté audacieusement sur le côté gauche, se tenait debout devant eux, les regardant d'un air railleur, tandis que sa main gauche remuait avec complaisance les anneaux d'une grosse chaîne d'or pendue à son gilet, et que la droite se perdait dans la poche de son pantalon.

Il avait le teint hâlé par le soleil et la pommette de ses joues accusait ce coloris pourpré dont le démon du vice marque impitoyablement ses victimes. Les rides précoces qui sillonnaient son front et le sang dont ses yeux étaient injectés, achevaient d'imprimer à toute sa physionomie le sceau du vice et de la débauche.

Aux cris d'effroi de son enfant, M. Cardon s'était retourné précipitamment et ne reconnaissant pas l'importun visiteur, il lui avait demandé machinalement, mais d'un ton colère : qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur ?

Marie, de son côté, regardait cet homme avec un vague effroi, et l'enfant pleurait toujours, tandis que l'étranger retournant sa moustache, semblait plutôt disposé à rire qu'à répondre.

— Ah ça ! tu ne me reconnais donc plus, Pierre, dit-il enfin, en arrachant son *feutre* qu'il jeta sur l'herbe ; on voit bien que le mariage t'a enlevé la mémoire, continua-t-il, en montrant du doigt madame Cardon, qui prenait le chemin de la maison en couvrant son fils de baisers pour calmer sa frayeur. On dit que les morts vont vite, mais il paraît que les absents vont encore plus grand train ; voyons, regarde-moi bien de la tête aux pieds, et tâche de rappeler tes souvenirs, si tu ne les as pas enterrés avec ta jeunesse ?

Ce langage plus que familier, et qui frisait l'insolence, avait plongé M. Cardon dans un embarras d'autant plus profond, qu'il ne pouvait parvenir à reconnaître son étrange interlocuteur.

—Allons, fit ce dernier après une pose de quelques minutes. Je vois bien que tu n'as pas plus de mémoire qu'un poulet. Tu ne te rappelles donc plus Ephrem Malandrin, ton meilleur compagnon de classe !

—Comment ! c'est toi Ephrem ! reprit M. Cardon. Je te jure bien ma parole que je ne t'aurais jamais reconnu, changé comme te voilà !

—Eh oui ! c'est moi, en chair et en os, et au complet, répliqua d'un ton protecteur et évidemment satisfait de sa personne, M. Ephrem Malandrin ; si tu avais battu la *Californie* pendant six ans et doublé deux fois le cap Horn, tu n'aurais pas aujourd'hui si bonne mine. Mais, à propos, sais-tu bien qu'il a fait aujourd'hui une chaleur écrasante. J'ai le gosier sec comme une allumette. Nous ferions mieux d'entrer au logis.

Les deux amis sortirent du jardin, bras dessus, bras dessous, Malandrin s'étant emparé de M. Cardon, comme s'il eût eu à lui faire les honneurs de sa propre maison.

À leur entrée dans la pièce où se tenait madame Cardon, Pierre présenta à sa femme son ami Ephrem, et les civilités d'usage une fois échangées, ce dernier alla plutôt s'étendre que s'asseoir sur un sofa.

Ah ça ! mon cher ami, j'ai des compliments à te faire sur ton héritier. Il est aussi gentil que sa mère. Viens donc ici, mon gros, viens donc, se mit à crier M. Malandrin, en agitant sa chaîne de montre pour attirer l'enfant.

Et comme l'enfant ne venait pas, M. Malandrin se décida à aller le prendre, ayant soin toutefois pour l'empêcher de pleurer, de lui donner sa montre, et de le faire sauter sur ces genoux tout en sifflant le *Yankee doodle do*, avec une telle perfection que le meilleur *cabdriver* de l'Union en eût été émerveillé.

Ces manières ignobles, ce sans-gêne grossier, humiliant profondément madame Cardon. Elle éprouvait pour cet homme qu'elle voyait pour la première fois, et qui s'intitulait le meilleur ami de son mari, une répulsion secrète, une aversion instinctive. Ce fut bien pis, quand M. Ephrem ayant pris coup sur coup deux verres de *rhum* à moitié pleins, eut commencé la narration de sa déplorable et folle odyssée.

À mesure qu'il avançait dans son récit, il avait recours au verre pour rafraîchir sa mémoire. Les fables les plus impossibles, les merveilles les plus incroyables, sur la richesse et l'excellence de la Grande République, les chances invraisemblables de succès qu'avaient eues la plupart des Canadiens qui s'y étaient rendus, au lieu de manger chez eux de la *vache enragée* et de boire l'eau claire du St. Laurent, émaillaient la conversation dont il faisait seul tous les frais.

Pierre Cardon l'écoutait avec une curiosité avide ; il subissait déjà, sans s'en douter, cet ascendant moral qu'exercent les natures dépravées, sur des caractères confiants et débonnaires ; quand à Marie elle avait en peine à cacher son dégoût. Les paroles de la Sans-Regret, paroles prophétiques, bourdonnaient à son oreille, et un pressentiment dont elle ne pouvait se défendre, lui disait que cet individu au visage cynique, allait devenir le mauvais génie de sa maison.

Dix heures venaient de sonner et M. Malandrin ne paraissait guères disposé à arriver à la péroraison de son discours. Madame Cardon se leva, comme pour se retirer, et le narrateur en fit autant après avoir fait quelques remarques banales sur la rapidité des heures passées au milieu d'anciens amis.

—Allons Pierre, le bonnet de nuit ! dit Ephrem, en tirant à lui le carafon presque vide ; on se reverra encore et je t'en conterai bien d'autres.....

X

À partir de ce jour, M. Malandrin continua ses visites, malgré la répugnance qu'il inspirait à madame Cardon et que celle-ci ne cherchait nullement à lui dissimuler. Elle avait même essayé, à ce sujet, quelques remontrances amicales à son mari ; mais ce dernier s'était contenté de répondre qu'Ephrem était le meilleur garçon du monde et qu'il ne fallait pas juger des gens sur la mine.

Marie se résigna.

En attendant, le magasin souffrait ; déjà les billets avaient été protestés ; la banqueroute approchait.

Et cependant, chose horrible et qui montre combien l'intempérance rend l'homme criminel et stupide, plus le danger devenait imminent, plus le malheureux cherchait à s'étourdir.

Il est vrai de dire qu'il avait un excellent maître. Tous deux étaient devenus inséparables, et comme la maison avait fini par déplaire à M. Malandrin, M. Cardon le suivait à l'auberge et dans les tavernes.

Quand on y voyait l'un, on était sûr d'y trouver l'autre.

Pendant ce temps les mauvaises langues de l'endroit déshiquetaient impitoyablement la conduite du pauvre marchand, et comme la médisance a plutôt coutume de grossir que de diminuer les scandales, bientôt les bruits les plus injurieux, les plus déshonorants commencèrent à courir sur son compte.

Le père Martin ne tarda pas à être instruit de tout.

Le bonhomme qui croyait sa fille si heureuse, tomba de son haut, en apprenant cette funeste nouvelle qui courait déjà toutes les portes du village.

Il alla chez son gendre, sa fille seule le reçut en pleurant, et les pleurs de Marie ne firent que lui confirmer l'affreuse vérité !

Bien décidé à voir son gendre et à lui reprocher l'indignité de sa conduite, le père Martin se mit à battre les auberges ; mais dans l'une on ne l'avait pas vu depuis la veille, dans l'autre MM. Malandrin et Cardon n'avait fait qu'entrer et sortir. Enfin le pauvre père finit par les découvrir, assis tous deux dans une chambre retirée, dont la porte était close au vulgaire, en compagnie d'un jeu de cartes et d'une couple de bouteilles.

Le bonhomme voulut avoir une explication sur le champ, que M. Malandrin réussit bientôt à faire dégénérer en querelle, et M. Cardon envoya paître son beau-père.

Le soir même les deux inséparables partirent pour la ville. Leur absence dura huit jours. Quand Pierre revint, son unique enfant avait été enterré la veille. C'était le père Martin qui l'avait porté à l'église, en pleurant tout le long du chemin comme un enfant. Quoique la nuit fut avancée, M. Cardon remarqua de la lumière dans la chambre de sa femme.

Marie veillait et priait en sanglotant.

Elle entendit ouvrir avec bruit la porte donnant sur

le grand chemin et prêta l'oreille ; puis un pas lourd retentit dans l'escalier.

Arrivé sur le palier, celui qui venait de monter sembla s'arrêter un instant comme s'il eut hésité à entrer.

Enfin la porte s'ouvrit, et M. Cardon, les cheveux en désordre, entra en chancelant, l'air hébété et stupide.

A cette vue Marie déjà si affreusement éprouvée dans son amour de mère, et maintenant dans sa dignité de femme, se leva comme poussée par un ressort et se dirigeant vers le berceau vide de son enfant :

— Tiens, Pierre, lui dit-elle, l'œil en larmes et d'une voix convulsivé en désignant le berceau d'une main tremblante, regarde, tu n'as plus d'enfant ; et bientôt aussi, je le sens bien, tu n'auras plus de femme ; prends garde que le bon Dieu ne te punisse !

XI

Le lendemain, de grand matin, Ephrem avait rejoint Pierre. Ce dernier paraissait abattu et ses yeux rougis pouvaient laisser soupçonner qu'il avait pleuré. Le digne Malandrin, qui avait appris la mort de l'enfant, se douta de suite que ces larmes provenaient des remords, qui dûrent boursoufler la conscience de son misérable ami, à la vue du désespoir de sa femme. Sans lui donner le temps de réfléchir, il lui persuada aisément que sa position était très-gravé, que le monde allait gloser, que le beau-père reviendrait à la charge, et que par conséquent il valait infiniment mieux pour lui et tout le monde, laisser passer l'orage et se tenir à l'écart.

Le reste de pudeur qui reste dans les cœurs même les plus avilis, les plus dégradés, criait bien hautement au pauvre Pierre que sa conduite était infâme ; mais malheureusement, au lieu de rompre à jamais avec celui qui l'avait entraîné dans le vice, et se laissant encore gagner par lui, il le suivit de nouveau à la ville, oubliant ainsi ses plus saints engagements.

XII

Il est bien rare qu'un malheur vienne seul. Trois semaines environ après la fuite de son mari, Madame Cardon vit arriver chez elle les gens de loi qui firent main-basse sur le magasin et le mobilier de la maison.

La pauvre jeune femme ne put résister à tant de secousses. Elle rentra brisée, malade de corps et d'esprit, sous le toit paternel, et mourut aux dernières feuilles en priant Dieu de pardonner son époux absent !

XIII

Plusieurs semaines s'étaient déjà écoulées depuis la mort de Madame Cardon, quand son mari tombé au dernier degré de l'avitissement, apprit cette foudroyante nouvelle de la bouche d'un charretier de son endroit qu'il avait rencontré, par hasard, dans la rue, et qui certes ne l'aurait pas reconnu, tant son extérieur était délabré.

La raison déjà chancelante du malheureux, l'abandonna alors tout à fait. Il devint fou ; et quittant brusquement l'homme qui lui parlait, il continua à marcher devant lui, se dirigeant, sans le savoir, vers le village natal.

La nuit commençait à tomber, mais il faisait un clair de lune magnifique.

Après une course de plusieurs milles, Pierre s'arrêta devant une auberge, et soit qu'il l'eût reconnue, soit que l'intempérance survit même après le naufrage de sa raison, il entra et but.

XIV

Quand Pierre Cardon sortit de l'auberge, la lune avait disparu. A peine voyait-on encore, entre les éclaircies des nuages, quelques rares étoiles. La nuit était bien différente de ce qu'avait été la soirée. Le froid qui tantôt faisait craquer la glace et les toits comme autant de coups de fusils, était tombé tout à coup, et chose qui n'est pas rare dans ce pays, où les changements de température sont si brusques et quelquefois si étonnants, un vent chaud soufflait avec violence, et semblait faire pousser des gémissements plaintifs aux fils de fer télégraphiques tremblants sur leurs poteaux élevés, que l'industrie plaça le long de nos grand-routes comme autant de sentinelles.

La neige se mit à tomber, fine d'abord, puis large comme des écus.

Peu à peu la route tracée par les voitures s'effaça. Il faisait un de ces temps affreux où, pour me servir de l'expression populaire, *Pon ne mettrait pas un chien dehors* ; nuit terrible où le misérable qui n'a ni feu ni lieu erre seul à l'aventure, poussé par le désespoir et la faim.

Malgré cette tempête de neige qu'une profonde obscurité rendait encore plus effrayante, une forme humaine, semblable à un spectre nocturne, marchait en chancelant sur cette nappe éblouissante.

La neige craquait sous ses pas d'une manière sinistre.

De temps à autre, on l'entendait prononcer des mots incohérents et sans suite. Quelquefois il poussait des éclats de rire, de ce rire strident et saccadé qui fait mal au cœur, comme rient les fous.

Cependant Pierre Cardon, marchait, marchait toujours. Ses habits étaient couverts de givre, et la neige qui lui fouettait le visage, l'avait rendu presque aveugle.

Bientôt la couche de neige qui couvrait la terre devint si épaisse que le malheureux n'avancait plus qu'à grand peine, et soit lassitude, soit qu'il eût marché trop près du rebors du chemin, il trébucha et tomba lourdement.

Il essaya de se relever, mais en vain.

Peu à peu ses membres devinrent inertes, le froid commençait à le gagner. La neige continuait à tomber.

Alors Pierre Cardon, couché vivant dans sa tombe, eut une vision étrange, terrible.

Sa mémoire lui retraça avec une fidélité saisissante et implacable, tous les événements de sa vie, depuis son enfance :

Il revit sa mère, sa mère qui l'avait tant aimé et qu'il aimait tant, et il lui sembla qu'elle pleurait.

Il eut sentit Phalcine de son enfant, de son cher enfant dont il embrassait, avec tant de joie, le petit cou parfumé, et dont il caressait les cheveux blonds et bouclés.

Marie, sa pauvre Marie, qu'il avait laissé mourir toute seule, jetait sur lui des regards profondément tristes.

Pièce à pièce, il reconstruisait ainsi tout l'échafaudage de son bonheur évanoui. Puis ses oreilles commencèrent à tinter. Il s'imagina entendre sonner les cloches. Ce furent là ses glas funèbres. La neige avait achevé de le couvrir.

XV

Le printemps suivant, quand les pluies eurent fait disparaître la neige, on retrouva son cadavre.

Personne de l'endroit ne put le reconnaître.

Après une enquête tenue par le coroner de l'endroit, le corps des jurés rendit le verdict suivant :

Que le corps d'un inconnu, paraissant âgé de trente ans, et porteur d'un costume dont suivait le signalement, avait été découvert sur le grand chemin le... qu'aucune blessure ne pouvait laisser supposer l'existence d'un crime; que de plus on n'avait trouvé sur sa personne aucun papier ou marque qui put servir à le faire identifier, et que c'était l'opinion du dit jury que le susdit inconnu était mort accidentellement, et par la volonté de Dieu.

Jamais verdict ne fut plus vrai : c'était bien là le doigt de Dieu !

CROQUIS MILITAIRE.

LE ZOUAVE.

ACEILLY disait en son temps :

“ Je ne connais qui que ce soit,
“ De ceux qui maintenant suivent Mars et Bellone,
“ Qui (s'il ne ravageoit, voloit, tuoit, brûloit);
“ Ne fût assez bonne personne.”

Ces traits s'appliquent assez aux zouaves, corps formé à l'origine d'Arabes et de Français, mais où les Français sont aujourd'hui en majorité, même en Algérie. Il n'y a point de meilleure troupe; terrible au feu, patiente dans les garnisons, bonne à tout, et douce, me disait un de ses officiers, mais douce comme une brebis? Ayant toujours été employés aux choses les plus difficiles, les zouaves sont presque aussi admirables par leur industrie que par leur courage. Il faut voir, par exemple, à combien d'usages ils savent employer la légère pièce d'étoffe verte qui, roulée autour d'une calotte rouge, leur forme un *turban*. Premièrement, dans les halles au soleil, étendue sur quelques baïonnettes habilement disposées ou accrochée par un bout aux épines d'un buisson et fixée de l'autre à terre par une pierre ou par la crosse d'un fusil, elle sert de tente : c'est l'affaire d'un clin d'œil. A peine la halte est sonnée, vous regardez où sont les zouaves; mais, suivant l'expression d'un tambour de zéplirs : *éclipse de ces messieurs ! ils sont sous leur verdure*, vous n'en voyez plus que les extrémités. Cependant le zouave se livre aux douceurs de la *sieste*, et, grâce à l'abri qui le préserve de l'accablement, suite ordinaire d'un somme fait au soleil, il est toujours alerte et dispos. Au milieu de la marche, on rencontre une citerne : un peu d'eau fraîche y brille, éclat plus séduisant que celui de l'or ! Il ne s'agit que d'atteindre à cette onde de délices. Mais hélas ! la saison est brûlante, l'eau a baissé dans la citerne profonde. Le pauvre fantassin regarde et passe en soupirant. Arrive le zouave, et l'utile *turban* devient *corde à puits !* Le soir, campe-t-on près d'une rivière, on voit (merveille de l'industrie et de la nécessité !) des soldats pêcher à la ligne avec leurs fusils : des crins, dérobés à l'ondoyante queue d'un cheval arabe, sont attachés à la baïonnette ; une épingle, précieusement conservée, forme l'hameçon ; on appâte par quelque procédé inventé sur l'heure, et le poisson est si ingénu qu'il se laisse pren-

dre. Le zouave, lui, pêche en grand : de son *turban* il fait un filet, et sa marmite est encore la mieux garnie. Dans une *razzia*, le *turban* devient *licol* pour mener le petit bétail : vous voyez chaque zouave tenir en *laisse*, comme un berger de Gessner, ou sa chèvre ou son mouton ; après le combat, c'est encore une chose très-parfaite pour lier les prisonniers. Lorsque l'on prévoit un bivouac sans bois, rien n'est meilleur pour emporter de petits fagots d'épines, destinés à faire bouillir le pot. Un pauvre petit enfant, malade et nu, fut trouvé sur la paille d'une gourbi (chaumière ou plutôt hutte arabe) abandonnée de la veille : un zouave l'emballota dans son *turban*, comme eut faite une nourrice, et le porta ainsi au quartier du général Mustapha. On est très-convaincu que, si un zouave pouvait se pendre, il se pendrait avec son *turban*. Enfin ce *turban* qui sert à tant d'usages et à mille autres, sert aussi de *turban* : coquettement disposé autour de la calotte rouge, il sied à la physionomie du soldat ; il peut préserver le visage d'un coup de soleil, et la tête d'un coup de yatagan.

Ce serait une longue besogne, à quoi je renonce, de décrire la cuisine du zouave : il mange et boit de tout. Nul n'assaisonne mieux l'artichaut sauvage, qui croît en abondance dans le pays de Mascara ; il fait un plat agréable d'un peu de blé vert ; il se régale de tortues, de limaçons ; il n'attendrait pas d'être pris par la famine pour se servir, comme le fit la garnison de Lille, un chat flanqué de douze rats et de pareil nombre de souris. Je ne sais s'il s'accommode du chacal, mais j'ose affirmer qu'il en a goûté ; quand au cheval, il l'estime autant que cavalier qui soit dans le monde. Et s'il voit

..... Glisser sur la verdure
Comme sur un tapis tissé par la nature
Sans fiel et sans venin les serpens écaillés,
De couleur, de vernis, de dorure émaillés,
Qui, différents de forme et de lustre superbes,
Semblent des veines d'or qui rampent sur les herbes,

il ne s'amuse pas à les admirer, mais bien à les saisir et encore plus à les manger. Enfin, que dirai-je ? On vit un jour deux zouaves en discussion pour savoir à quelle sauce ils pourraient mettre un nid de cloportes qui se remuaient à leurs pieds. Voilà pourtant comment se nourrissent les héros !

Avec cette bonne disposition à s'accommoder de tout, le zouave s'entretient dans un état constant de belle humeur. Il abonde en bons mots, improvise des chansons, et fait même des alexandrins. L'excellent Monseigneur Dupuch, le premier Evêque d'Alger, homme d'une générosité héroïque et d'une douceur enfantine, m'a souvent récité les deux premiers vers d'une épître qu'il avait reçue d'un zouave ; les voici :

Illustre successeur du grand saint Augustin,
Qui fut martyrisé, dit-on, sous Constantin.

Il en riait de tout son cœur. Quand le zouave lui eut récité cette pièce si bien commencée, mon ami, dit-il au zouave, de si beaux vers valent quelque chose, à combien les estimez-vous ? — Alors, Monseigneur, lui répondit le zouave, vous prenez ma poésie pour une *carotte* ? — Mais certainement, reprit l'Evêque, et comme je la trouve bonne, je veux la payer ce qu'elle vaut. — Eh bien, Monseigneur, dit le zouave, pour vous ce sera vingt francs... Vous pouvez montrer cela à qui vous voudrez, ajouta-t-il en tendant son papier, c'est ficelé dans le genre de Boileau ; je défie qu'on y trouve un vers trop court. — Peut-être y en a-t-il quelques-uns, observa l'Evêque, qui sont un peu longs. — Travaillant pour un Evêque qui est le père du soldat, poursuivit le zouave, j'ai fait bonne mesure. Avec

vous, Monseigneur, je ne marchande pas.—Ni moi, mon ami.

Inutile d'ajouter que l'Evêque et le zouave se séparèrent contents l'un de l'autre ; mais celui des deux qui croyait avoir fait le meilleur marché était l'Evêque. Il ne se lassait pas de montrer sa pièce et de répéter :

Illustre successeur du grand saint Augustin.

Qui fut martyrisé, dit-on, sous Constantin.

Au retour d'une expédition que le Gouverneur-Général Bugeaud avait faite sur Mascara, l'armée dut traverser un endroit périlleux qu'on nomme le défilé d'Akbel-el-Kredda. C'est une masse de rochers boisés que la nature semble s'être complue à déconper en labyrinthe. Mille sentiers étagés les uns sur les autres s'y croisent en tout sens, dominés par des crêtes aiguës souvent couronnées d'Arabes armés de longs fusils, curieux incommodes, que l'on ne parvenait pas sans peine à déloger des observatoires d'où ils nous envoyaient des balles et des mauvais propos. Il faisait chaud de toutes manières. J'avais mis pied à terre pour me désengourdir un peu les jambes, et je marchais lentement, tirant mon cheval par la bride, sur des cailloux brûlants et rouilants, qui me faisaient craindre à chaque instant les faux pas. Pour dire la vérité, quoique le site soit curieux, et que je sois bien aise aujourd'hui de l'avoir vu, j'aurais autant aimé, en ce moment-là, me trouver sous les arbres du boulevard Montmartre, en compagnie d'une bouteille de bière. Un zouave passe, les lèvres noires de poudre, s'arrête devant moi, me regarde, me montre ces sentiers tortus, ces rochers découpés en pointes, ces précipices, et me dit avec le plus grand sérieux du monde :—Il me semble que je me promène dans un artichaut !

L'expression était si juste et si drôle que j'éclatai de rire.—Chut ! me dit le zouave, il y a des puccrons !

En même temps, d'un geste, il me fit voir un groupe d'Arabes qui paraissaient à une bonne portée de fusil, sur un mamelon dont nous étions séparés par de larges ravins.—Ne les effrayons pas, poursuivit le zouave. Tenons-nous-là bien gentiment derrière ce bloc ; laissons-les s'avancer, et voyons si nous avons du coup-d'œil. Nous nous cachâmes. Le zouave regarda l'armée de son fusil, s'agenouilla et mit en joue ; les Arabes s'avancèrent ; aussitôt le coup partit et l'un d'eux tomba.—Bonsoir, *mossieu* ! Bien des choses à Mahomet, dit le zouave en rechargeant son fusil.

Le soir, au bivouac, il y avait partout grande cuisine. En sortant du défilé, on avait pris beaucoup de moutons ; dans le défilé même, tout en faisant le coup de feu, on avait saisi une quantité raisonnable de gibier de toutes espèces, tortues, couleuvres, etc. On chantait chez les zouaves. En passant près de leur canton, le maréchal Bugeaud, qui ordinairement ne se couchait pas sans avoir visité le camp, entendit une chanson nouvelle, dont il nous répéta lui-même ce couplet :

Au clair de la lune
Notre ami Kader
Nous envoie des prunes
Qui corrompent l'air.

—Quoiqu'tu ferm' ta porte,
Lui dit l' père Bugeaud,
Nous ferons en sorte
De t' rendre les noyaux !

Il y aurait de quoi parler toujours quand on parle des zouaves. Il faut terminer pourtant, quitte à revenir un jour, mais je veux citer encore un mot. Certain bel employé passait un jour devant des zouaves, tout brillant et tout fier d'un magnifique ruban rouge qu'on avait attaché au revers de son habit.—Tiens ! fit un

zouave, eh bien, je n'aurais pas cru qu'il imiterait Notre Seigneur Jésus-Christ, celui-là !—Comment cela, dit un autre ?—Sans doute ; tu ne vois donc pas qu'il porte la croix sans l'avoir méritée ?

LOUIS VEUILLOT.

LES JEUX DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE

Je suis de ceux qui trouvent que le goût des enfants pour le jeu ne doit pas être entravé. Je vais même jusqu'à croire que le meilleur est que ce goût dure longtemps et passe de l'enfance à la jeunesse. Sans doute il est nécessaire, il est indispensable que le temps réclamé par le travail ne soit pas sacrifié à la récréation. Mais les deux choses peuvent s'arranger. On a même souvent remarqué que les enfants les plus ardents au jeu sont, en général, les plus zélés pour l'étude. Il est difficile, en effet, que celui qui joue avec nonchalance, avec effort, qui *s'amuse moull tristement*, comme s'exprimait le chroniqueur Froissard apporte beaucoup de feu, beaucoup d'énergie au travail. Qu'il y ait des exceptions, je veux le croire, mais je traite ici la question dans ses généralités, et, par amour pour le travail, je glorifie le jeu.

Un écrivain anglais, très-renommé, a émis sur le sujet qui nous occupe, des réflexions un peu gourmées, mais où il nous semble qu'il y a du bon.

« Pour ce qui est de l'humeur enjouée des enfants, bien loin de la gêner ou de la réprimer, il faudrait l'exciter en eux, afin de leur tenir par là l'esprit en mouvement, et de leur rendre le corps plus sain et plus vigoureux. Je crois même que le grand art de l'éducation consiste à faire, autant que possible, aux enfants, un sujet de divertissement et de plaisir de leurs devoirs.

« Un autre avantage qu'on peut retirer de la liberté qu'on accordera aux enfants dans leurs récréations, c'est qu'on découvrira par là leur tempérament et leurs inclinations, ce qui aidera les parents et les maîtres à reconnaître, et, par conséquent, à redresser certains penchants qu'ils trouveraient mauvais.

« Il ne faut pas, à mon avis, que l'enfant ait beaucoup de jouets. On doit viser à en limiter le nombre. Par ce moyen l'enfant apprendra de bonne heure à prendre garde de ne pas perdre ou gâter les choses laissées en son pouvoir ; au lieu que s'il a un grand nombre de jouets, il ne songe qu'à folâtrer sans en prendre aucun soin et se fait une habitude d'être prodigue et dissipateur. D'ailleurs la profusion, loin de satisfaire les enfants, de les rassasier, les rend plus exigeants ; elle leur remplit l'esprit de vains désirs et leur fait toujours désirer quelque chose de plus, sans savoir quoi, et sans être jamais contents de ce qu'ils ont. J'ai connu un jeune enfant, si embarrassé par le nombre et la variété de ses jouets, qu'il fatiguait chaque jour sa *bonne* du soin d'en faire la revue. Il était si accoutumé à cette abondance, que ne croyant jamais avoir assez de jouets, il était toujours prêt à en demander de nouveaux. *Quoi, voilà tout, disait-il à chaque moment ; que me donnera-t-on de nouveau ?* »

Nous venons de citer un moraliste, citons maintenant un historien :

« Pour le fond, les jeux des enfants, ou du moins presque tous leurs jeux ont été les mêmes dans tous les siècles et chez tous les peuples. Au milieu des révolutions sans nombre qui ont bouleversé l'univers,

l'enfance n'a presque rien changé dans ses principaux amusements. Les jeux des enfants, du peuple surtout, sont les mêmes à Paris, à Londres, à Pétersbourg, au Caire, à Constantinople, à Ispahan, à Pékin, à New-York, à Montréal; et ce qu'il y a de plus étonnant, ces jeux sont absolument les mêmes que ceux qui amusaient les enfants dans les rues de Cusco, sous les Incas du Pérou, à Bagdad sous les Califes, dans Rome, dans Memphis, dans Athènes et dans Persépolis. Il est aisé de s'en convaincre par les relations des voyageurs et par la lecture des anciens auteurs, surtout des lexiques ou dictionnaires grecs de Pollux, Suidas et Héychius et des commentateurs d'Homère et d'Aristophane. En examinant les choses de près, on voit qu'il n'y a que les noms de changés.

C'est souvent dans l'entrain du jeu que le caractère propre à chaque enfant commence à paraître et fait présager l'avenir. Cyrus, élevé parmi les bergers, est élu roi par des enfants qui jouent ensemble, et il exerce l'autorité qu'il s'imagine avoir reçue, d'une manière si sérieuse, qu'on se voit obligé d'en porter des plaintes au véritable roi. Astyages fait venir Cyrus, lui demande raison de la sévérité dont il a usé envers de jeunes *pâtres ses camarades*: "C'est que je suis roi," dit-il, sans se troubler. Sa fermeté étonne Astyages, qui, après quelques informations, reconnaît que ce prétendu berger est son petit-fils.

Aleibiade, encore enfant, joue dans les rues d'Athènes, et ce qui lui sert de jouet lui paraît si intéressant, qu'il refuse de se retirer devant un char qui allait déranger son jeu. On le menace; il s'étend dessus: "Vous m'écraserez plutôt!" s'écrie-t-il; et l'homme qui conduisait la voiture est obligé de se détourner, et de céder à un enfant si opiniâtre qui un jour, devenu homme, ne voudra le céder à personne.

On peut juger encore par les jeux des enfants, des bonnes qualités et des défauts qu'ils auront un jour. Un homme riche de Canosa, dit Horace (sat. II, 3), avait deux fils; étant au lit de la mort, il dit à l'aîné: Mon cher Anus, j'ai observé que dans ton enfance, tu portais tes osselets et tes noix sans attention, dans un pli de ta robe; que tu les donnais, que tu les perdais sans regret; et toi, Tibère, que tu les comptais, que tu allais d'un air sombre les cacher dans des coins. J'ai craint dès lors que vous donnassiez l'un et l'autre dans des excès opposés; que vous ne fussiez, vous un *nomentatus*, (prodigue), et vous un *cicuta*, (avare). Je vous conjure donc tous les deux de prendre garde, vous de diminuer, vous d'augmenter un bien qui, selon moi, doit vous suffire." C'est ce qui fait dire à Montaigne: "Il faut noter que les jeux des enfants ne sont pas jeux, et les faut juger en eux, comme leurs plus sérieuses actions."

Notre savant entre ici sur l'origine des jeux de hasard dans des détails dont nous n'avons que faire, puis il termine en notant que *plusieurs grands hommes ont pris part aux jeux de l'enfance*. Voilà qui nous regarde, et nous allons lui emprunter une seconde citation;

Agésilas, roi de Lacédémone, pour amuser son fils encore enfant, se rend enfant avec lui, et on voit ce grand prince *aller à cheval sur un bâton*, et dire à un ami qui en paraît étonné: "Pour me blâmer, attendez que vous soyez père."

On raconte quelque chose d'assez semblable du roi Henri IV. L'ambassadeur d'Espagne le surprit un jour portant sur son dos un de ses enfants. "Monsieur l'ambassadeur, lui dit le roi, êtes-vous père?"

sur sa réponse affirmative: "En ce cas, ajouta-t-il, je vais continuer."

Le vaillant Scipion l'Africain et le sage Lélius jouaient ensemble, au rapport d'Horace, tandis qu'on préparait les légumes qui devaient faire leur repas. Auguste jouait souvent aux noix avec les jeunes princes ses petits-fils.

Cosme de Médicis, surnommé le Père de la Patrie, est interrompu au milieu de son conseil par son fils. L'enfant ayant une petite flûte à la main, s'avance vers lui: "Mon papa, lui dit-il, accommodez-moi donc ma flûte." Le père fait avec complaisance ce que son fils souhaitait; et celui-ci étant sorti, Cosme dit à ses conseillers: "Je suis fort heureux qu'il n'ait pas exigé de moi que je lui jouasse un petit air; je n'aurais pu m'en dispenser."

Un grand philosophe du siècle de Louis XIV, le père Malebranche, ne trouvait pas de meilleure diversion à ses profondes méditations que de jouer avec les enfants de chœur de l'Oratoire.

L'immortel Racine n'était jamais si content que lorsqu'il pouvait venir passer quelques jours avec ses enfants. Il était de tous les jeux de sa petite famille. Souvent il formait avec elle des processions enfantines, dans lesquelles ses filles étaient le clergé; un de ses fils, le curé, et l'auteur d'*Athalie*, chantant avec eux, portait la croix."

En voilà bien assez pour démontrer que la question des jeux est, au fond, chose grave, et que telle a été de tout temps, l'opinion d'hommes fort sérieux et fort savants.

On passe l'Argent d'un Bon Fils.

Un marchand de tableaux de Londres acheta, 20,000 frs. une des toiles (tableaux) les plus remarquées à l'exposition de peinture qui eut lieu à Paris en 1857; cette toile est de M. Jérôme. Voilà l'artiste riche. Que fera-t-il de ce trésor, fruit de son travail?

—Achetez des débentures, lui dit l'un; c'est un placement sûr.

—Prenez des *actions* sur les chemins de fer, lui conseilla un second.

Un troisième lui persuade que le mobilier va monter, et que c'est le moment d'en faire provision.

Un quatrième connaît quelque part à Paris une petite maison qui donnera dix pour cent de son argent à l'acquéreur.

—Une petite maison, reprend l'artiste, oui, c'est bien cela que j'achète. Mais ma petite maison à moi, n'est pas à Paris; elle est à... , où demeure mon père. Il passe tous les jours devant elle, et jamais il ne passe sans dire en soupirant: "Finir ses jours là-dedans serait le bonheur." Mon père sera heureux, je cours de ce pas réaliser son rêve.

En effet, cet excellent artiste achète l'immeuble, vrai *château d'Espagne*, bâti en France par son vieux père, et quand toutes les formalités sont remplies, il emmène le vieillard, sans lui rien dire, à sa promenade accoutumée. En passant devant l'immeuble tant souhaité, le bon vieillard ne manque pas d'exprimer ses vœux d'usage.

—Oh! comme cette petite habitation me conviendrait! murmura-t-il à voix basse; comme elle réunit tous les agréments désirables sous le rapport de la situation et des distributions intérieures! Vraiment, ajouta-t-il en élevant de plus en plus la voix, c'est un

petit bijou. Les vieillards, mon fils, sont un peu comme les enfants : j'ai honte assurément de désirer avec tant de convoitise une chose que je ne puis avoir, mais j'éprouve un certain plaisir à me nourrir l'esprit de ce rêve chimérique ; j'arrange ma vie dans cette habitation comme si elle m'appartenait en réalité, je dispose dans mon imagination tous ses agencements intérieurs, et je suis arrivé à me rendre si bien compte du parti que je pourrais en tirer, que, je l'avoue ingénument, l'acquisition de cet immeuble, si j'avais les moyens de la faire, serait le bonheur, la joie de ma vieillesse.

— Cette maison ferait votre bonheur, mon père ? reprit aussitôt l'artiste ; eh bien ! mon père, *elle est à vous.*

Et il sauta au cou du vieillard attendri et souriant, ne sachant plus ce qu'il devait admirer davantage, du *bon cœur* de son fils, ou de son *magnifique talent*, déjà récompensé par d'aussi brillants bénéfices.

LE TRAVAIL.

I

Le travail, mes enfants, est toujours nécessaire :
C'est le devoir de l'homme et son consolateur ;
Il écarte l'ennui, nous donne le bonheur.
Que je plaindrais celui qui n'aurait rien à faire !

II

Le travail seul conduit à la prospérité :
N'allez pas, vous flattant d'une espérance vaine,
Attendre le succès sans travail et sans peine.
On n'obtient jamais rien sans l'avoir mérité.

III

Notre vie est si courte ! Il la faut employer.
Instruisez-vous, enfants, dès l'âge le plus tendre :
Vous serez malheureux si vous cessez d'apprendre :
Et c'est un jour perdu qu'un jour sans travailler.

IV

A tout événement le sage se prépare.
Riche aujourd'hui, demain le sera-t-il encor ?
Ces maux qui l'ont frappé, le travail les répare ;
L'aptitude au travail, voilà le vrai trésor.

V

Prenez-en, mes enfants, l'importante habitude.
Eh ! qui sait ce qu'un jour vous pouvez devenir ?
Livrez-vous au travail, et, sans inquiétude,
Grâce à lui vous pouvez attendre l'avenir.

VI

Quelque soit votre état, instruisez-vous sans cesse ;
Accoutumez-vous bien à l'occupation.
Chacun en a besoin. L'heureuse instruction,
Du riche est l'ornement, du pauvre est la richesse.

VII

Souvent des ignorants traitent avec mépris

Les sciences, les arts, dont ils n'ont pu s'instruire.
Dédaignez ces mépris qui ne peuvent vous nuire,
Laissez dire les sottis ; le savoir a son prix.

VIII

On n'apprend jamais rien sans un travail sévère,
Et le moindre talent a sa difficulté.
Il faut, pour l'obtenir, courage, activité ;
Et ce n'est qu'en faisant qu'on peut apprendre à faire.

IX

Pour l'homme courageux il n'est rien d'impossible,
Et des difficultés le travail est vainqueur.
Plus l'effort qu'il faut faire est fâcheux et pénible,
Et plus on en reçoit de plaisir et d'honneur.

X

N'aimez point le plaisir avec un fol excès.
Et que l'amour du jeu jamais ne vous emporte :
Que l'ardeur du travail soit chez vous la plus forte :
Le devoir avant tout, et le plaisir après.

XI

Quand vous aurez bien fait votre tâche ordinaire,
Votre esprit, en repos, sera bien plus heureux.
Afin qu'un plaisir vif accompagne vos jeux,
Soyez content de vous, n'ayez plus rien à faire.

(MOREL-VINDÉ.)

Quel est le plus grand trésor qu'un homme puisse posséder ? demandait-on à un sage, *une bonne conscience*, répondit-il sans hésiter.

Tout est possible à qui veut fermement ; tout est facile à qui veut avec zèle.

L'instruction est un flambeau dont la *lumière entière* brille et éclaire ; mais qui, à *demi allumé*, vacille et égaré plus qu'elle ne conduit et éclaire.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 40 contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2.50 par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé *franco* à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT.